

# Syndicalisme révolutionnaire et communisme de gauche de 1918 à 1923

*Contribution à l'histoire et à la sociologie  
de la Freie Arbeiter-Union Deutschlands (Syndikalisten),  
de l'Allgemeine Arbeiter-Union Deutschlands  
et du Kommunistische Arbeiter-Partei Deutschlands.*

de

**Hans Manfred Bock**

1969

## **REMARQUE PRÉLIMINAIRE**

Dans la recherche présente, c'est la première tentative d'un exposé historique-sociologique des lignes traditionnelles anarcho-syndicalistes et socialistes de gauche ou communistes de gauche dans le mouvement ouvrier allemand entre 1890 et 1933 qui est entreprise. Cette recherche montre dans le détail l'épanouissement des théories anarcho-syndicalistes et communistes de gauche-unionistes après la Révolution de Novembre 1918, leur solidification organisationnelle entre 1918 et 1921 dans la "Freie Arbeiter-Union Deutschland (Syndikalisten)", (FAUD(S)), l'"Allgemeine Arbeiter-Union Deutschlands" (AAUD) et le "Kommunistische Arbeiter-Partei Deutschlands" (KAPD), leur importance politique pratique au cours de ces années-là et ensuite le processus de leur désintégration organisationnelle à partir du milieu de l'année 1921.

Les travaux préliminaires pour cette recherche ont été grandement facilités par les informations privées fournies par nombreuses personnalités résidant au pays et à l'étranger ; qu'elles en soient ici remerciées. Les bibliothèques et les archives qui vont suivre méritent également un grand merci car elles ont apporté leur aide empressée à rassembler les matériaux : Universität - Bibliothek Marburg/Lahn ; Staatsbibliothek Marburg/Lahn ; Murhardsche Bibliothek de la ville de Cassel und Landesbibliothek ; Landes- und Stadt-Bibliothek Düsseldorf ; Stadtarchiv und Stadtbibliothek de Brunswick ; Hauptarchiv Düsseldorf (succursale de Kalkum) ; Bundesarchiv de Coblenz ; mérite une mention particulière l'aide généreuse apportée par l'Institut International pour la l'Histoire Sociale d'Amsterdam.

Le professeur Wolfgang Abendroth a pris une part active et digne de reconnaissance à la naissance de ce travail. Il a été accepté en février 1968 par la faculté de philosophie de l'université de Marbourg comme thèse de doctorat.

La mise à l'impression a été financée grâce à l'aide de la Fondation Volkswagenwerk, de l'Association de l'Université de Marbourg et de la direction administrative de l'Université de Marbourg.

## AVANT-PROPOS

L'Institut des Sciences politiques de l'Université de Marbourg/Lahn a commencé depuis de longues années à étudier systématiquement les petits groupes oppositionnels qui sont apparus dans l'histoire du mouvement ouvrier allemand. Les publications découlant de ce projet qui ont eu lieu jusqu'à présent se sont occupées de l'irruption d'une variante de la philosophie idéaliste dans le monde des organisations ouvrières, telle qu'elle a été rendue possible par l'influence du mouvement de la jeunesse dans la période révolutionnaire, influence que Werner Link a décrite dans cette série par son volume sur l'"Internationale Sozialistische Kampfbund" (ISK), et elles ont traité - comme le travail de K. H. Tjaden sur la "Kommunistische Rechtsopposition" ou bien celui de Hanno Dreschler sur la SAP - de groupes dont la base théorique a été le travail intellectuel des gauches marxistes dans la social-démocratie de l'avant-guerre. Et il a été donc nécessaire d'examiner aussi les tendances du mouvement ouvrier en Allemagne qui se sont trouvées être en contradiction radicale avec la structure organisationnelle du parti classique de la II<sup>e</sup> Internationale, du SPD, et avec sa pensée théorique, le marxisme traditionnel.

Le présent travail aborde de manière systématique l'évolution de ces tendances "radicales de gauche". Il montre comment, avec la légalisation du SPD qui a suivi la fin de la législation contre les socialistes, la contestation des manières de se comporter du parti et du mouvement syndical qui convenaient à la légalité se manifeste immédiatement dans l'opposition des "Jungen" et des "localistes" et cette contestation a bientôt recours à la reprise modifiée des théorèmes anarchistes tels qu'ils étaient déjà apparus au début de la législation contre les socialistes, mais qui n'avaient pas pu acquérir à cette époque-là une importance durable en raison de l'essor de l'ensemble du mouvement. Cette seconde vague du radicalisme de gauche qui s'autonomisait organisationnellement est elle aussi demeurée privée de tout succès plus important dès que ses partisans ont été évincés des organisations de masse en croissance rapide. Mais, dans le parti lui-même, avant même la fin de cette phase d'évolution qui avait été provoquée par le déclenchement de la Première Guerre mondiale et la soumission des organisations de masse à la politique de "paix civile", des approches critiques se sont reproduites à l'encontre de la politique de l'ensemble de l'organisation, lesquelles, à cause de la consolidation de l'appareil bureaucratique et parlementaire dans les deux piliers organisationnels du mouvement ouvrier en tant que support des tendances d'adaptation au système politique existant, se référaient à des théories de la spontanéité. Un effacement des frontières entre la pensée marxiste et la pensée syndicaliste révolutionnaire ou anarchiste n'a cependant pas encore eu lieu au cours de cette période.

C'est seulement à la fin de la Première Guerre mondiale et au cours de la période révolutionnaire que les théories "radicales de gauche" ont pu acquérir une plus grande influence sur des couches plus larges de la classe ouvrière. Elles ont dominé le Congrès constitutif du KPD (Ligue Spartacus) au tournant de l'année 1918/19 et influencé la majorité des membres de ce parti durant les combats révolutionnaires de l'année suivante bien que le groupe dirigeant du jeune parti n'ait jamais été d'accord avec elles. Et donc il n'est pas surprenant que les organisations unionistes opposées aux syndicats traditionnels aient acquis elles aussi une importance considérable. Dans une situation révolutionnaire, les unions syndicalistes révolutionnaires et communistes de gauche, qui étaient orientées vers une démocratie immédiate des conseils, pouvaient attirer au premier chef des groupes de travailleurs sans grandes traditions syndicales, avant tout dans les mines et dans la jeune industrie chimique qui avait connu une croissance rapide durant la guerre mondiale. Il a été ainsi possible que l'on ne puisse distinguer les mouvements "communistes de gauche" récents

et les mouvements syndicalistes révolutionnaires qui se rattachaient à la tradition des localistes que de manière insignifiante dans leur pratique respective.

Lorsque, après le Congrès de Heidelberg du KPD (Ligue Spartacus), l'opposition antiparlementaire et antisyndicale a été évincée du mouvement communiste officiel, la situation révolutionnaire d'ensemble avait de toute façon déjà largement diminué d'intensité. L'histoire du KAPD et également des organisations unionistes se transforma ainsi en même temps en histoire du déclin rapide de leur importance numérique. C'est la raison pour laquelle l'isolement des "radicaux de gauche" par rapport aux masses ouvrières, dans la période qui va alors suivre l'essor organisationnel du KPD après sa fusion avec l'USP de gauche, a conduit très rapidement à des affrontements sectaires à l'intérieur de leurs groupes dans lesquels une véritable conciliation entre les prémisses anarcho-syndicalistes et marxistes de leurs théorèmes n'a jamais été possible.

L'essor des mouvements d'opposition étudiants au cours de ces dernières années a réactualisé la discussion avec les différentes variantes de ce "radicalisme de gauche". Ce n'est pas un hasard si, dans le mouvement étudiant aussi bien français qu'allemand, les textes des théoriciens communistes de gauche, et avant tout de Pannekoek et de Gorter, sont sérieusement discutés et réédités. La situation d'un mouvement étudiant de masse qui entre en lutte contre des durcissements organisationnels dans l'université et dans la société offre plus d'un parallèle aussi bien avec la situation d'une fraction des partisans de la social-démocratie alors illégale lors du Congrès de Halle de 1890 qu'avec la situation des ouvriers et des jeunes intellectuels allemands se rebellant spontanément en 1918 et dans les luttes révolutionnaires ultérieures. La tradition enfouie du "radicalisme de gauche", dont les dernières tentatives d'organisation dans la lutte de résistance contre le Troisième Reich seront présentées d'ici peu dans un autre ouvrage qui est déjà terminé, peut offrir du point de vue théorique plus d'un point de départ intéressant à l'analyse des manipulations bureaucratiques et à la façon de les déjouer. Dès lors, le présent livre a acquis une importance directement politique du fait du mouvement de protestation étudiant actuel. Cela devrait cependant inciter aussi à la réflexion sur la question de savoir si et dans quels domaines la reprise irréfléchie de théories élaborées dans le "communisme de gauche" est réfutée par le cours de l'histoire que le livre présente.

Marbourg/Lahn, le 1<sup>o</sup> août 1968

Wolfgang Abendroth

## Abréviations utilisées

AAU	= Allgemeine Arbeiter-Union [Union Ouvrière Générale]
AAUD	= Allgemeine Arbeiter-Union Deutschlands [Union Ouvrière Générale d'Allemagne]
AAUE	= Allgemeine Arbeiter-Union Einheitsorganisation [U. O. G. Organisation Unitaire]
ADGB	= Allgemeiner Deutscher Gewerkschafts-Bund [Confédération Syndicale Allemande]
AFL	= American Federation of Labor
AIT	= Association Internationale des Travailleurs
ASP	= Antinationale Sozialistische Partei
BO	= Betriebs-Organisation [Organisation d'entreprise]
CC	= Comité Central
CEIC	= Comité Exécutif de l'Internationale Communiste
CGT	= Confédération Générale du Travail
CGTU	= Confédération Générale du Travail Unitaire
CNT	= Confederación Nacional del Trabajo
EL	= Entschiedene Linke [Gauche Résolue]
FAU	= Freie Arbeiter-Union [Union Ouvrière Libre]
FAUD(S)	= Freie Arbeiter-Union Deutschlands (Syndikalisten) [U. O. L. Allemande (Syndicalistes)]
IAA	= Internationale Arbeiter-Assoziation [Association Ouvrière Internationale]
IKD	= Internationale Kommunisten Deutschlands [Communistes Internationaux d'Allemagne]
ISD	= Internationale Sozialisten Deutschlands [Socialistes Internationaux d'Allemagne]
ISR	= Internationale Syndicale Rouge
IWW	= International Workers of the World
KAI	= Kommunistische Arbeiter-Internationale [Internationale Ouvrière Communiste]
KAJ	= Kommunistische Arbeiter-Jugend [Jeunesse Ouvrière Communiste]
KAP	= Kommunistische Arbeiter-Partei [Parti Ouvrier Communiste]
KAPB	= Kommunistische Arbeiter-Partei Bulgariens [Parti Ouvrier Communiste de Bulgarie]
KAPD	= Kommunistische Arbeiter-Partei Deutschlands [Parti Ouvrier Communiste d'Allemagne]
KAPN	= Kommunistische Arbeiter-Partei der Niederlande [Parti O. Communiste des Pays-Bas]
KAUD	= Kommunistische Arbeiter-Union Deutschlands [Union Ouvrière Communiste d'All.]
KAZ	= Kommunistische Arbeiter-Zeitung [Journal Ouvrier Communiste]
KO	= Kampf-Organisation [Organisation de combat]
Komintern	= Internationale Communiste
KP	= Kommunistische Partei [Parti Communiste]
KPD	= Kommunistische Partei Deutschlands [Parti Communiste d'Allemagne]
KPD(S)	= Kommunistische Partei Deutschlands (Spartakusbund) [P. C. d'All. (Ligue Spartacus)]
KPD(O)	= Kommunistische Partei Deutschlands (Opposition) [P. C. D'Allemagne (Opposition)]
NEP	= Novaïa Economiceskaïa Politika [Nouvelle Politique Économique]
NSDAP	= Nationalsozialistische Deutsche Arbeiter-Partei [P. O. National-Socialiste Allemand]
PCUS	= Parti Communiste de l'Union Soviétique
SAPD	= Sozialistische Arbeiter-Partei Deutschlands [P. O. Socialiste d'Allemagne]
SDAP	= Sociaal-Democratische Arbeiders-Partij
SDP	= Sociaal-Democratische Partij
SED	= Sozialistische Einheitspartei Deutschlands [Parti Socialiste Unitaire d'Allemagne]
SPD	= Sozialdemokratische Partei Deutschlands [Parti Social-démocrate d'Allemagne]
SS	= Schutz-Staffel [Escadron de protection]
USPD	= Unabhängige Sozialdemokratische Partei Deutschlands [P. S. d'Allemagne Indépendant]
VKPD	= Vereingigte Kommunistische Partei Deutschlands [P. C. D'Allemagne Unifié]
WIU	= Worker's International Industrial Union
WSPU	= Women's Social and Political Union

## Table des matières

- I. Introduction
- II. Les fondements traditionnels : l'opposition au processus de centralisation et de bureaucratisation du SPD de 1890 à 1914
- III. Les fondements sociaux : la lutte contre la politique de "paix civile" des "instances" de 1914 à 1918
- IV. Le développement des traditions radicales de gauche dans la Révolution allemande de 1918-1919 : la phase de l'unité d'action des radicaux de gauche
- V. La consolidation des traditions radicales de gauche dans la Révolution allemande de 1918-1919 : la phase de désenchantement révolutionnaire et les débuts de la formation des organisations communistes de gauche et syndicalistes révolutionnaires
- VI. La fondation et l'évolution de l'"Union Ouvrière Libre d'Allemagne (Syndicalistes)" (FAUD(S))
- VII. La fondation et l'évolution de l'"Union Ouvrière Générale d'Allemagne" (AAUD)
- VIII. La fondation et l'évolution du "Parti Ouvrier Communiste d'Allemagne" (KAPD)
- IX. Les organisations radicales de gauche dans les actions prolétariennes en 1920-21
- X. Les phénomènes de désintégration dans les organisations radicales de gauche
- XI. La constitution des organisations internationales des syndicalistes révolutionnaires et des communistes de gauche

Appendice documentaire

Appendice biographique

# I. INTRODUCTION

Arthur Rosenberg caractérise à l'occasion, dans son ouvrage de référence sur l'histoire de la République de Weimar<sup>1</sup>, une tradition radicale dans le mouvement ouvrier allemand qui a toujours existé en tant que tendance secondaire et occulte et qu'il désigne de manière critique comme "utopisme" :

« Ce sont les couches ouvrières particulièrement pauvres, tombées dans la misère et aigries, qui penchent vers l'utopisme. Elles refusent tout compromis, quel qu'il soit, avec les conditions existantes. Elles ne veulent rien savoir du parlement et des syndicats parce que, soi-disant, le prolétariat ne pourrait être que trahi en ces deux lieux. Elles sont à vrai dire contre toute direction et contre toute organisation parce qu'elles ne voient qu'une sournoiserie perfide dans tout lien. Leur tactique est l'action révolutionnaire violente, quels que puissent être les conditions objectives et le rapport des forces du moment. »<sup>2</sup>

Derrière cette caractérisation, qui en tant que formule générale n'est pas du tout inexacte, il y a cependant un phénomène périphérique, en soi très complexe, du mouvement ouvrier allemand qui n'a pas été du tout décrit jusqu'à présent de manière cohérente, qui ne l'a été que partiellement dans des traités rares et difficilement accessibles<sup>3</sup>, et sur lequel la confusion prédomine dans la littérature concernant le mouvement ouvrier allemand. Les

---

<sup>1</sup> Arthur Rosenberg, *Geschichte der Weimarer Republik* [Histoire de la République de Weimar], Francfort-sur-le-Main 1961.

<sup>2</sup> *Ibidem*.

<sup>3</sup> L'exposé le plus complet sur le mouvement d'opposition des "Jungen" se trouve dans le manuscrit non publié du 4<sup>e</sup> volume des études historiques sur l'anarchisme de Max Nettlau dans les Archives sur l'anarchisme de l'"Institut International pour l'Histoire Sociale" d'Amsterdam ; si le 2<sup>e</sup> volume de W. Kulemann, *Die Berufsvereine* [Les associations professionnelles], Iéna 1908, rapporte des faits fiables sur l'histoire de la "Fédération Libre des Syndicats allemands", il a été cependant écrit avant que cette organisation ne soit exclue du SPD et il ne tient donc pas compte de son tournant décisif vers le syndicalisme ; le texte du comte von Saurma-Jeltsch (*Der Syndikalismus in Frankreich und die syndikalistischen Tendenzen in der deutschen Arbeiterbewegung* [Le syndicalisme en France et les tendances syndicalistes dans le mouvement ouvrier allemand], Breslau 1920) est une étude comparative relativement superficielle ; l'essai de Bernhard Reichenbach contient un matériel important pour ce qui concerne l'évolution de la branche communiste de gauche du radicalisme de gauche allemand après 1918 : *Zur Geschichte des Kommunistischen Arbeiter-Partei Deutschlands* [Contribution à l'histoire du Parti Ouvrier Communiste d'Allemagne] dans : *Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung*, 13<sup>e</sup> année (1928) ; l'étude de Hans Bötcher, archiviste de Kiel trop tôt décédé, est un travail préliminaire de grande envergure et riche en matériaux : *Zur revolutionären Gewerkschaftsbewegung in Amerika, Deutschland und England. Eine vergleichende Betrachtung* [Le mouvement syndical révolutionnaire en Amérique, en Allemagne et en Angleterre. Une étude comparative], Iéna 1922, qui a été complétée par Paul Hermberg dans la même publication et qui, à côté de sa systématisation trop abstraite, a l'inconvénient de n'englober que l'époque qui va de 1918 à 1921 ; si l'on prend les études détaillées plus récentes sur le mouvement des conseils allemand dans la Révolution allemande de 1918/19 (Walter Tormin, *Zwischen Rätediktatur und sozialer Demokratie, die Geschichte der Rätebewegung in der deutschen Revolution 1918/19* [Entre la dictature des conseils et la démocratie sociale, l'histoire du mouvement des conseils dans la Révolution allemande de 1918/19], Düsseldorf 1954 ; Eberhard Kolb, *Die Arbeiterräte in der deutschen Innenpolitik 1918/19* [Les conseils ouvriers dans la politique intérieure allemande 1918/19], Düsseldorf 1962 ; Peter von Oertzen, *Betriebsräte in der November-Revolution. Eine politikwissenschaftliche Untersuchung über Ideengehalt und Struktur der betrieblichen und wirtschaftlichen Arbeiterräte in der deutschen Revolution 1918/19* [Les conseils d'entreprise dans la Révolution de Novembre. Une étude de science politique à propos du contenu idéologique et la structure des conseils ouvriers d'entreprise et économiques dans la Révolution allemande de 1918/19], Düsseldorf 1964), seul Peter von Oertzen consacre au phénomène qui nous intéresse ici un passage qui se fonde pour l'essentiel sur l'analyse de Bötcher.

fondements historiques de la tradition du radicalisme de gauche<sup>4</sup> décrite globalement par Rosenberg comme un "utopisme", prennent leur origine dans la phase de consolidation de la social-démocratie allemande, depuis l'abrogation de la Loi contre les socialistes (1890) jusqu'au déclenchement de la guerre mondiale de 1914, à l'intérieur du SPD lui-même, particulièrement en réaction au processus progressif de centralisation et de bureaucratisation de la direction des grandes organisations ouvrières politiques et économiques (SPD et "Freie Gewerkschaften" [Syndicats Libres]). Toutes les tendances qui s'opposent à ce processus se sont émancipées tôt ou tard organisationnellement et ont créé leur propre tradition et leur propre idéologie.

La toute première de ces tendances, qui ont divergé vers la gauche à partir de la social-démocratie, a été la rébellion dans la social-démocratie des "Jungen" [Jeunes], rébellion qui débuta au cours de la période de la Loi contre les socialistes (1878-1890) et conduisit en 1891 à la constitution de la "Vereinigung Unabhängiger Sozialisten" [Fédération des Socialistes Indépendants], laquelle prépara immédiatement l'entrée organisée de l'anarchisme en Allemagne. À plus d'un point de vue, un phénomène syndical parallèle au mouvement des "Jungen" est celui des "Lokalisten", qui se sépara en 1897 de la grande majorité des "Freie Gewerkschaften" [Syndicats Libres] et s'appela plus tard "Freie Vereinigung Deutscher Gewerkschaften" [Fédération Libre des Syndicats Allemands]; elle se transforma en représentante de la version allemande du syndicalisme révolutionnaire. Il faut dissocier de cette tradition ancienne, anarchiste et syndicaliste révolutionnaire, du radicalisme de gauche allemand, une tradition plus récente dont les origines sont à chercher dans la discussion sur la grève de masse menée dans le SPD entre 1904 et 1906<sup>5</sup>. Cette tradition plus récente du radicalisme de gauche joua durant la première guerre mondiale un certain rôle dans la Ligue Spartacus et elle s'efforça en outre de parvenir à s'organiser, en particulier sous l'étiquette des "Internationale Sozialisten Deutschlands" (ISD).

Dans le deuxième chapitre de cet exposé, on recherchera les éléments de continuité organisationnels, idéo-historiques et personnels, à l'intérieur des deux traditions du radicalisme de gauche allemand ainsi que les signes caractéristiques qui distinguent les deux traditions. Le chapitre suivant (III) présentera les fondements sociaux de leur consolidation durant la première guerre mondiale et l'interprétation qu'ils ont faite de la politique de "trêve politique" du SPD et des "Freie Gewerkschaften" comme une défaillance dans la logique du développement bureaucratique des organisations de masse politiques et économiques. On expliquera dans les chapitres suivants le déploiement organisationnel et idéologique des deux traditions radicales de gauche dans la révolution allemande de 1918-19 en une tendance syndicaliste révolutionnaire d'une part, en une tendance communiste de gauche d'autre part, et leur pénétration réciproque initiale (IV), puis quelque temps plus tard le début de leur délimitation l'une contre l'autre (V) dans le cadre du jeune "Kommunistische Partei Deutschlands (Spartakusbund)" (KPD(S)). On enchaînera par un essai d'histoire des organisations radicales de gauche, la "Freie Arbeiter-Union Deutschlands (Syndikalisten)" (FAUD(S)) d'une part (VI), la "Allgemeine Arbeiter-Union Deutschlands" (AAUD) (VII) et le "Kommunistische Arbeiter-Partei Deutschlands" (KAPD) (VIII) d'autre part. La

---

<sup>4</sup> Le terme de "radicalisme de gauche" est employé dans la suite de ce texte conformément à l'usage occasionnel unanime des syndicalistes et des communistes de gauche comme terme générique pour les deux traditions et plus tard comme terme générique pour la FAUD, l'AAUD et le KAPD. Il n'inclut pas le KPD. Le terme utilisé à l'occasion d'"ultra-gauche" est trompeur, étant donné qu'il est rapporté dans les habitudes terminologiques du KPD ultérieur, d'abord à la fraction de gauche Friesland/Fischer/Maslow et qu'ensuite il a été employé de manière générale et assez volontiers pour toutes tendances s'écarter vers la gauche du cours officiel du parti. Voir Siegfried Bahne, *Zwischen "Luxemburgismus" und "Stalinismus". Die "ultralinke" Opposition in der KPD* [Entre le "luxemburgisme" et le "stalinisme". L'opposition "ultra-gauche" dans le KPD], dans : *Vierteljahreshefte für Zeitgeschichte*, 9<sup>e</sup> année (1961), pp. 359 sq.

<sup>5</sup> Une distinction dont le bien-fondé se révélera dans la suite du travail présent.



multiplicité des filiations organisationnelles qui caractérise l'histoire de ces organisations est aussi bien le produit des différentes forces idéologiques que le résultat du développement social et économique en Allemagne, lequel se reflète directement en elles. Soumises largement dans leur évolution aux mêmes normes économique-sociales et aux mêmes règles inhérentes d'organisation, elles sont simultanément, depuis la conclusion de la période d'inflation à la fin de 1923, isolées de la réalité politico-sociale de la République de Weimar. Le chapitre suivant (IX) tente d'évaluer l'activité des organisations radicales de gauche (FAUD(S), AAUD, KAPD) dans les actions de masse prolétariennes en 1920-21, et de différencier ainsi un peu l'image de la paternité politique et des caractéristiques sociologiques de ces actions. Ensuite, on portera encore une fois une attention particulière aux symptômes qui indiquent depuis le milieu de 1921 une diminution de la force d'intégration des organisations radicales de gauche (X). Pour terminer, on considérera la position des syndicalistes révolutionnaires et des communistes de gauche allemands dans les rapports internationaux et l'on ébauchera l'histoire de la "Internationale Arbeiter-Assoziation" syndicaliste révolutionnaire (IAA) et de la "Kommunistische Arbeiter-Internationale" communiste de gauche (KAI), ainsi que leur fonction critique dans l'histoire du mouvement ouvrier révolutionnaire dans les années vingt de notre siècle. L'appendice documentaire contient presque sans exception des textes<sup>6</sup> jusqu'à présent non publiés de l'histoire du syndicalisme révolutionnaire allemand et du communisme de gauche allemand, et l'appendice biographique, les biographies politiques pour partie inconnues jusqu'à présent, pour partie complétées, des personnalités importantes de l'histoire des deux mouvements.

Les conditions matérielles relatives à l'objet de ce travail sont extrêmement difficiles. La difficulté particulière résulte du fait que, étant donné leur refus de principe de toutes les institutions légales – du parlement jusqu'aux conseils d'entreprise légaux – de la part des organisations en question, on ne peut pas produire de données sur les statistiques d'élections, et du fait que, étant donné leur faible solidité organisationnelle, on ne peut pas fournir des statistiques sur leurs groupes. Des procès-verbaux de congrès indépendants ne furent publiés que dans des cas très rares. Ainsi, la recherche des faits doit s'appuyer sur l'examen de la littérature des journaux et des brochures, volumineuse mais difficilement accessible, sur l'exploitation des souvenirs écrits ou oraux de participants, et sur l'utilisation des documents de la police. Dans le cadre des possibilités délimitées par ces conditions, on a cherché à ordonner les matériaux factuels – tels qu'ils sont offerts du reste par les termes implicites et sociologico-organisationnels du problème lors de leur naissance et par le caractère limité éminemment social du développement organisationnel de la tradition syndicaliste révolutionnaire et communiste de gauche – selon des points de vue essentiellement organisationnels et sociologiques. Pour la clarté de l'exposé et pour pouvoir s'orienter dans l'entrelacs des filiations des organisations, qui se déploie dans ce travail, de nombreux renvois à des notes semblent inévitables.

---

<sup>6</sup> La "déclaration de principe du syndicalisme" (IX) a été publiée dans : Karl Diehl/Paul Momberg (ed.), *Ausgewählte Lesestücke zum Studium der politische Ökonomie*, 11<sup>o</sup> volume : *Sozialismus, Kommunismus, Anarchismus*, Karlsruhe 1920. L'"Appel du Congrès constitutif du KAPD" (XVI) a paru depuis peu dans : Hermann Weber, *Völker hört die Signale. Der deutsche Kommunismus 1916-1966* [Peuples, entendez les signaux. Le communisme allemand 1916-1966], Munich 1967. C'est par souci d'exhaustivité que ces deux textes ont été intégrés dans le recueil de documents de ce travail.

## **II. LES FONDEMENTS TRADITIONNELS :** **L'OPPOSITION AU PROCESSUS DE** **CENTRALISATION ET DE BUREAUCRATISATION** **DU SPD DE 1890 À 1914**

### **1. L'opposition des "Jungen" dans le SPD en 1890<sup>1</sup>**

De nombreuses oppositions théoriques, que le mouvement social-démocrate aura à régler avec ses critiques de gauche, étaient déjà devenues publiques dans la discussion de Karl Marx avec l'aile bakouniniste de la Première Internationale<sup>2</sup> et dans la controverse entre Friedrich Engels et Eugen Dühring<sup>3</sup>. Mais ce mouvement n'a nourri une véritable opposition organisationnelle qu'à partir du moment où il entreprit les premiers pas vers un parti de masse parlementaire et centralement organisé. Dans la situation particulière de la Loi contre les socialistes (octobre 1878 jusqu'à octobre 1890) – interdiction du travail d'organisation avec l'autorisation simultanée du travail parlementaire – la social-démocratie, du fait de ses succès électoraux surprenants d'une part<sup>4</sup>, et du fait de l'application stricte de la légalité par la direction du parti d'autre part<sup>5</sup>, se limitait de plus en plus à son activité au parlement. C'est aussi bien contre cette tactique que contre ses défenseurs, les dirigeants de l'organisation, qui représentaient également en règle générale la social-démocratie au Reichstag, qu'une protestation s'éleva bientôt des rangs des adhérents, après le début d'application de la Loi contre les socialistes. Et pourtant, l'un de ces dirigeants sociaux-démocrates, Wilhelm Liebknecht, avait décrit ainsi en 1869 les inconvénients de l'activité parlementaire pour le mouvement ouvrier :

---

<sup>1</sup> L'histoire du mouvement des "Jungen" n'a pas encore été écrite jusqu'à présent. Un important recueil de matériaux et des indications précieuses se trouvent dans la succession de Max Nettlau, aux Archives sur l'anarchisme de l'"Institut International pour l'Histoire Sociale" à Amsterdam. Rocker mentionne le « grand recueil de matériaux » d'Albert Weidner, un militant appartenant au mouvement des "Jungen" qui a été empêché par la période national-socialiste de rédiger l'histoire qu'il projetait de ce phénomène marginal dans le SPD. Voir Rudolf Rocker, *Memoiren* vol. I, p. 440, tapuscrit dans les Archives sur l'anarchisme de l'"Institut International pour l'Histoire Sociale".

<sup>2</sup> Voir du côté anarchiste : Fritz Brupbacher, *Marx und Bakunin. Ein Beitrag zur Geschichte der Internationale Arbeiter-Association* [Marx et Bakounine. Une contribution à l'histoire de l'Association Internationale des Travailleurs], qui a paru d'abord en 1913, 2<sup>e</sup> édition dans "Aktion-Verlag" de Franz Pfempfert, Berlin 1922. Du côté marxiste : Franz Mehring, *Karl Marx, Geschichte seines Lebens* [Karl Marx, histoire de sa vie], Leipzig, sans date, p. 477 sq.

<sup>3</sup> Concernant la démarche "anticratique" dans l'œuvre d'Eugen Dühring, voir Max Nettlau, *Anarchisten und Sozialrevolutionäre der Jahre 1880-1886* [Anarchistes et révolutionnaires sociaux dans les années 1880-1886], Berlin 1931 (Kater-Verlag), p. 138 sq. Son texte : *Die Entwicklung des Sozialismus von der Utopie zur Wissenschaft* [L'évolution du socialisme de l'utopie à la science], Zurich 1892, est tiré de la réplique d'Engels à Dühring. C'est avec ce texte qu'il a introduit la différence qui est devenue habituelle jusqu'à aujourd'hui entre le socialisme "utopique" et le socialisme "scientifique". L'étiquette d'"utopisme" est ensuite devenue tout à fait courante - ainsi par exemple aussi chez Arthur Rosenberg - comme désignation des mouvements radicaux de gauche.

<sup>4</sup> Voir Franz Mehring, *Geschichte der Sozialdemokratie* [Histoire de la social-démocratie], vol. II, Berlin 1960, p. 595 sq.

<sup>5</sup> Voir à ce sujet Karl Friedrich Brockschmidt, *Die deutsche Sozialdemokratie bis zum Fall des Sozialistengesetzes* [La social-démocratie jusqu'à l'abolition de loi contre les socialistes], Francfort-sur-le-Main 1929, p. 54 sq.

« Le principe est sacrifié, la lutte politique sérieuse est avilie pour la comédie parlementaire, le peuple est perverti par l'illusion que le Reichstag aurait vocation à résoudre la question sociale. »<sup>6</sup>

Cette prise de position de Wilhelm Liebknecht, qui a sans arrêt été citée par les radicaux de gauche jusque dans la République de Weimar, résumait très exactement, après 1878, les réserves de larges cercles ouvriers à l'égard de l'activité prolétarienne dans un parlement bourgeois. Particulièrement au cours de la période d'illégalité de la Loi contre les socialistes, dans laquelle les espérances révolutionnaires ont été remises au goût du jour par les mesures de répression du gouvernement contre la social-démocratie (pratique du « petit état de siège », etc.) et incitaient à des formes plus directes de l'action politique, la tactique exclusivement parlementaire de la direction du parti décevait nécessairement.

Ces sentiments anti-parlementaires, avec une pointe contre la direction du parti, furent exprimés très tôt par le relieur Johann Most<sup>7</sup> qui, en tant qu'agitateur social-démocrate populaire, fut forcé d'émigrer en décembre 1878, peu après l'entrée en vigueur de la Loi contre les socialistes. Most, qui était encore à cette époque-là beaucoup plus un social-démocrate radical qu'un anarchiste (ce pour quoi il voulait se faire passer)<sup>8</sup>, critiquait depuis Londres, dans son organe "Freiheit" [Liberté], de janvier 1879 à mai 1882, la direction de la social-démocratie allemande dans le sens de l'opposition radicale. C'est avec le discours au Reichstag de Wilhelm Liebknecht du 17/03/1879, dans lequel il prenait énergiquement ses distances à l'égard de la "Freiheit", que, pour la première fois dans l'histoire de la social-démocratie allemande, une claire distinction était faite entre la majorité du parti et la minorité radicale. Wilhelm Hasselmann<sup>9</sup> essaya de prendre fait et cause pour les objectifs politiques de Most à l'intérieur de la fraction social-démocrate au Reichstag; comme Most, il se déclara solidaire du mouvement anarchiste russe et il annonça au Reichstag (4/05/1880) que « le temps du bavardage parlementaire est passé et que le temps des actes commence »<sup>10</sup>. C'est en août 1880 qu'il fut exclu du parti en compagnie de Most par le Congrès du château de Wyden (en Suisse près de Zurich), congrès qui effaça en même temps du programme – une concession aux radicaux de gauche – la restriction des moyens de lutte uniquement "légaux". Most, en tant que porte-parole radical d'une minorité mécontente, représente le début d'une tradition qui se poursuivra en droite ligne jusque dans les années révolutionnaires de la République de Weimar; le fait que certains écrits de Most aient été réédités<sup>11</sup> et diffusés après 1918 dans des cercles communistes de gauche et syndicalistes révolutionnaires, montre dans ce cas-là les continuités, vérifiables de diverses manières, qui existent dans le radicalisme de gauche

---

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 52.

<sup>7</sup> Voir l'Appendice biographique. Voir aussi Rudolf Rocker, *Johann Most. Das Leben eines Rebellen* [Johann Most. La vie d'un rebelle], Berlin 1924 (Kater-Verlag).

<sup>8</sup> Les idées anarchistes étaient encore pratiquement inconnues à cette époque en Allemagne. Voir, pour les rares premiers signes, Max Nettlau, *opus cité*, p. 118 sq. Most adit lui-même plus tard que sa pensée, encore en 1880, n'était anarchiste que dans une forme tout à fait vague. (Voir Rudolf Rocker, *Johann Most*, p. 142 sq.). Selon Rocker, le premier article purement anarchiste a été rédigé dans le "Freiheit" le 10-07-1880 par l'Allemand August Reinsdorf qui était très connu dans l'anarchisme international.

<sup>9</sup> Wilhelm Hasselmann, né en 1844, fut l'un des dirigeants de l'"Allgemeine Deutsche Arbeiterverein" [Association Générale des Ouvriers Allemands] et un membre de la fraction social-démocrate au Reichstag en 1874-1876 et en 1878-1880. Il émigra en 1880 aux USA en passant par Londres.

<sup>10</sup> Cité par Rudolf Rocker, *Johann Most*, p. 87.

<sup>11</sup> C'est ainsi qu'est paru à la maison d'édition de Franz Pfempfert : *Johann Most. Für der Einheitsfront des revolutionären Proletariat* [Johann Most. Pour le front uni du prolétariat révolutionnaire], avec des préfaces de Rudolf Rocker et de Franz Pfempfert, Berlin 1921, un écrit de Most datant de son époque américaine. Un autre tract favorable à la propagande anarchiste par les actes, daté de l'année 1885, a été photocopié et diffusé à partir de 1921 sous le titre : *Johann Most, Revolutionäre Kriegswissenschaft* [Johann Most, La science de la guerre révolutionnaire]. En outre, l'écrit antireligieux populaire de Most "Die Gottespest" [La peste de Dieu] a été réimprimé : Johann Most, *Die Gottespest*, Hambourg sans date (1919).

allemand. Avec l'exclusion et l'émigration de Most et de Hasselmann, l'opposition radicale dans le parti avait certes perdu ses porte-parole, mais elle continuait de subsister. Elle était depuis le début établie dans les grandes villes. L'organisation berlinoise des sociaux-démocrates était antiparlementaire de manière prépondérante<sup>12</sup>; il y avait des groupes oppositionnels à Magdebourg, Hambourg, Hanovre, Leipzig, Chemnitz, Cologne, Mayence, Francfort-sur-le-Main<sup>13</sup>.

C'est en particulier de Berlin, de Magdebourg et de Dresde, qu'est venue également la deuxième vague ouverte d'opposition de gauche dans la social-démocratie, au cours des dernières années de la Loi contre les socialistes, et c'est ensuite qu'elle s'est propagée aux autres grandes villes<sup>14</sup>. À côté du mécontentement relatif à la tactique uniquement parlementaire, apparut au premier plan, comme raison motrice, le malaise vis-à-vis du trop grand pouvoir supposé des chefs du parti. Rudolf Rocker<sup>15</sup> décrit la situation :

« Mais la Loi contre les socialistes ... était parvenue à une chose. Elle avait, pendant les années de persécution, complètement paralysé la libre expression de pensée qui n'était possible que dans un mouvement officiel, et elle avait donné aux chefs parlementaires du parti, qui possédaient naturellement un soutien dans la fraction social-démocrate du Reichstag, un pouvoir qu'ils n'avaient jamais possédé avant la Loi contre les socialistes. »<sup>16</sup>

L'opposition à la "corruption"<sup>(\*)</sup> parlementaire et à la "dictature des chefs"<sup>17</sup> résultait depuis le début d'initiatives locales et l'ensemble du mouvement des "Jungen" [les Jeunes] resta sans coordination. Peu avant l'abrogation de la Loi contre les socialistes, elle était toutefois si forte qu'August Bebel, en tant que représentant le plus important de la direction du parti, entra en campagne contre elle dans les villes où la presse sociale-démocrate était passée à l'opposition<sup>18</sup>. En août 1890, il s'opposa aux porte-parole des "Jungen" à Dresde, Magdebourg et Berlin, au cours de grands rassemblements; l'explication entre les "fractionnels" et les "oppositionnels" s'acheva cette fois-ci par une victoire du tribun populaire Bebel; les foules, galvanisées par la personnalité de Bebel, crièrent si fort, par exemple à Berlin, qu'elles firent tout simplement taire à la fin les oppositionnels<sup>19</sup>.

La querelle se poursuivit lors du premier congrès du parti social-démocrate, postérieur à l'abrogation de la Loi des socialistes, lequel eut lieu en octobre 1890 à Halle. Tout le congrès se tint sous le signe de la discussion entre la majorité du parti et l'opposition, laquelle, avec un seul et unique représentant, l'imprimeur berlinois Wilhelm Werner<sup>20</sup>, était notoirement

<sup>12</sup> Voir Franz Mehring, *opus cité*, vol. II, p. 554.

<sup>13</sup> Rudolf Rocker, *Johann Most*, p. 89 sq. Pour d'autres exemples relatifs à la perpétuation de la tendance antiparlementaire, voir Karl Friedrich Brockschmidt, *opus cité*, p. 92 sq.

<sup>14</sup> C'est aussi ce que pensait Rudolf Rocker. Voir sa biographie par Fritz Kater, p. 8 (tapuscrit aux Archives de l'anarchisme de l'"Institut International pour l'Histoire Sociale).

<sup>15</sup> Voir l'Appendice biographique.

<sup>16</sup> Rudolf Rocker (cité dans sa biographie de Fritz Kater, p. 8).

<sup>(\*)</sup> Le terme allemand de *Versumpfung* signifie littéralement "transformation en marais" (NdT).

<sup>17</sup> Voir pour ces formules : Gerhard A. Ritter, *Die Arbeiterbewegung im Wilhelminischen Reich. Die Sozialdemokratische Partei und die Freien Gewerkschaften 1890-1900* [Le mouvement ouvrier sous l'Empire wilhelminien. Le Parti social-démocrate et les syndicats libres 1890-1900], Berlin 1959, p. 82 sq.

<sup>18</sup> C'était avant tout le cas de la "Magdeburger Volksstimme" (dont Fritz Kater, plus tard le chef de l'organisation de la "Freie Vereinigung", a été le rédacteur en chef), du "Sächsische Arbeiterzeitung" à Dresde, ainsi que de la "Berliner Volksblatt". Voir à ce sujet Gerhard A. Ritter, *opus cité*, p. 83.

<sup>19</sup> Rapport de Rocker dans ses *Memoiren*, vol I, p. 271 sq. Rocker, qui était présent lors de la réunion berlinoise, conserva sous la forme d'une réflexion les premières impulsions qui l'éloignèrent de la social-démocratie : « Pour la première fois, je me posais la question de savoir s'il fallait vraiment faire une différence entre le despotisme de quelques dirigeants et la masse fanatisée qui condamne aveuglément une chose dont la majorité n'a aucune idée ». *Ibidem*, p. 273.

<sup>20</sup> Wilhelm Werner, imprimeur, était le délégué du district de Berlin-Teltow.

représentée de manière insuffisante aussi bien du point de vue quantitatif que qualitatif. Werner n'eut pas la prétention de parler au nom de l'opposition tout entière<sup>21</sup>. La grande discussion<sup>22</sup> à propos de la tactique parlementaire du parti, manifestement attendue par August Bebel, n'eut pas lieu. Werner demanda plus d'agitation sociale-démocrate au Reichstag; le parlement devrait être un moyen pour parvenir à un but et non un but en soi<sup>23</sup>. La défense des intérêts prolétariens au parlement apparaissait évidemment à l'écrasante majorité des délégués comme la vocation principale de l'activité sociale-démocrate, bien que justement ce ne soit que sous le régime de la Loi contre les socialistes que le caractère parlementaire de la social-démocratie a été renforcé et a reçu sa forme définitive<sup>24</sup>. Dans la discussion sur le projet d'organisation qui était soumis au congrès, des doutes s'exprimèrent à l'encontre d'une trop grande quantité de pouvoir accordée à la direction. Avec l'abolition de la Loi contre les socialistes, la social-démocratie pouvait naturellement se présenter à nouveau de manière organisée, mais elle était cependant soumise aux restrictions des lois sur les associations en vigueur dans chaque État pris individuellement. Selon le paragraphe 8 de la loi prussienne sur les associations de 1850, il était par exemple interdit « de faire alliance avec d'autres associations du même type pour des objectifs communs ». Jusqu'à l'année 1900, le contact entre les associations électorales et la direction du parti n'a pu ainsi être sauvegardé que par un système d'hommes de confiance. C'est dans cette situation qu'il sembla à Vollmar<sup>25</sup>, qui détint une sorte de rôle de mentor pour les "Jungen" au Congrès de Halle, que toute forme d'organisation supra-régionale intégrée était erronée : « L'organisation elle-même doit être laissée à chaque localité particulière, et il n'existe comme lien commun, en dehors de la fraction, que trois choses : la direction du parti, la commission de contrôle et l'organe central. C'est parfaitement suffisant »<sup>26</sup>. Il voulait que les fonctions de contrôle de la direction du parti, relatives à la presse du parti par exemple, soient plus restreintes que ce que le projet d'organisation ne le prévoyait<sup>27</sup>. Ces revendications furent soutenues avant tout par Wilhelm Werner et par le futur premier président de la "Freie Vereinigung deutscher Gewerkschaften" [Union Libre des Syndicats Allemands], Gustav Kessler<sup>28</sup>. Les contours de la querelle que les "Jungen" allaient bientôt engager dans l'organisation contre le principe "centraliste" et pour le principe "fédératif" se dessinaient dans cette discussion. Le fédéralisme – à côté de l'anti-parlementarisme qui sera dans l'avenir le principe caractéristique du radicalisme de gauche – ne fut cependant formulé théoriquement et ne reçut sa forme doctrinaire définitive que quand, avec la croissance rapide du SPD dans les années quatre-vingt-dix, la centralisation augmenta à l'intérieur du parti, et quand le type du tribun populaire (Bebel, Liebknecht, et autres) et sa manière d'agir furent réprimés par une

---

<sup>21</sup> « Encore une fois, pour ce qui concerne notre opposition, nous ne sommes pas tout à fait du même avis dans toutes les questions. Je ne défends pas toutes opinions du Dr. Wille sur le parlementarisme, et de même Wildberger et Baginski ne sont pas non plus du même avis en toute chose ; c'est ainsi que trois points différents nous séparent. Mon opposition se fonde sur la chose suivante : je crains que la libre opinion ne soit quelque peu ligotée et amputée... ». Voir le procès-verbal sur les débats du Congrès du Parti Social-démocrate d'Allemagne qui s'est tenu à Halle an der Saale du 12 au 18 octobre 1890, Berlin 1890. Le Dr Bruno Wille (1860-1928), écrivain, était l'un des porte-parole intellectuels des "Jungen". Max Baginski (1864-1943), cordonnier qualifié, faisait partie du cœur du cercle de l'opposition des "Jungen". Karl Wildberger, tapissier, était l'un des porte-parole berlinois des "Jungen".

<sup>22</sup> Voir Bebel dans : *Procès-verbal du SPD, Halle*, p. 33 sq.

<sup>23</sup> *Ibidem*, p. 97.

<sup>24</sup> Voir à ce sujet Karl Friedrich Brockschmidt, *opus cité*, p. 71.

<sup>25</sup> Georg Heinrich von Vollmar (1850-1922), ancien officier, a été un membre social-démocrate du Reichstag de 1881 à 1919.

<sup>26</sup> *Procès-verbal du SPD, Halle*, p. 133.

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 135.

<sup>28</sup> Voir l'Appendice biographique. Cf. l'apport de Kessler dans la discussion dans : *Procès-verbal du SPD, Halle*, p. 139 sq.

couche bureaucratique de fonctionnaires dans la direction<sup>29</sup>. L'autonomie locale revendiquée dans les rangs des "Jungen" était, contrairement au fédéralisme des organisations communistes de gauche et syndicalistes révolutionnaires d'après la première guerre mondiale, moins le résultat d'une doctrine fédéraliste et d'une prophylaxie organisationnelle anti-bureaucratique que le résultat des restrictions existantes au droit d'association. Cela s'appliqua encore dans le cas de la formation de la "Fédération Libre" en 1897.

L'opposition continua à faire parler d'elle au cours de l'année qui s'écoula entre les Congrès de Halle et d'Erfurt (octobre 1891). Si Wilhelm Werner, malgré les suspicions et les diffamations à l'égard de sa personne – qui déterminèrent aussi ultérieurement le style des discussions entre les radicaux et la majorité du parti – était cependant resté au SPD après Halle, il quitta l'assemblée à Erfurt, aussitôt après l'ouverture du congrès, avec cinq autres représentants de l'opposition, en protestation contre les calomnies subies. Tandis que Vollmar, qui avait provoqué des remous dans le congrès avec un programme minimaliste et introduit la tradition révisionniste dans la social-démocratie, ne fut que blâmé par une commission d'enquête, on exclut les oppositionnels de gauche du parti. Les points suivants furent présentés par les "Jungen" comme les accusations principales de l'opposition contre la majorité :

- « 1. L'esprit révolutionnaire est systématiquement mort du côté des chefs.
2. La dictature exercée étouffe tout sentiment et toute pensée démocratiques.
3. Le mouvement entier s'est affadi et a déchu pour devenir un pur parti réformiste petit-bourgeois.
4. La révolution est reniée très solennellement depuis la tribune du Reichstag.
5. Tout est fait pour provoquer un compromis entre prolétaires et bourgeois.
6. Étant donné les propositions de défense et d'assurance des travailleurs, l'enthousiasme s'est enfui chez les camarades.
7. Les résolutions de la majorité dans la fraction sont presque toujours prises en tenant compte des autres partis et des autres classes sociales, et elles aplanissent ainsi le terrain pour un changement de direction vers la droite.
8. La tactique du parti est fautive et absurde.
9. Le socialisme et la démocratie n'ont rien de commun avec les discours de nos députés...
14. La nouvelle tactique est un compromis avec la masse au détriment du principe. »<sup>30</sup>

Ces arguments critiques – bien que nés d'une tout autre phase de développement social et d'histoire des organisations – sont des éléments constitutifs du radicalisme de gauche le plus ancien et le plus récent jusqu'à la République de Weimar. Du point de vue sociologique, le mouvement des "Jungen" n'était ni seulement explicable – comme le dit Franz Mehring – par « l'état d'esprit de vétérans accoutumés à la guerre qui, à la fin de celle-ci, déposent à contre-cœur leurs armes portées avec habileté et bonheur », ni seulement – ainsi que le pensait

---

<sup>29</sup> Voir à ce sujet la biographie de Fritz Kater par Rudolf Rocker, p. 8 pour ce développement : « Ils (les "Jungen" - NdA) combattent l'influence des dirigeants parlementaristes et leurs aspirations centralistes, et ils exigeaient une plus grande indépendance des groupes locaux à l'intérieur du parti, ce qui correspondait davantage à une tendance vers le fédéralisme dont ils ne reconnurent cependant qu'ultérieurement l'importance réelle. ».

<sup>30</sup> Voir le *Procès-verbal des débats du Congrès du Parti Social-démocrate d'Allemagne* qui s'est tenu à Erfurt du 14 au 24 octobre 1891, Berlin 1891, p. 74. C'est de cette manière-là que le député Auer, qui était du côté des "fractionnels", résumait avec pertinence les arguments des oppositionnels. Voir aussi Domela F. Nieuwenhuis, *Les divers courants de la Démocratie Sociale Allemande*, Bruxelles 1892. Ce texte parut aussi peu après en langue allemande. Nieuwenhuis, qui était présent à Halle en tant que représentant hollandais, qui s'était vite rangé au côté des "Jungen" et qui avait défendu leurs arguments à l'encontre de Wilhelm Liebknecht lors du Congrès socialiste international de Bruxelles en 1891, a joué pour le mouvement des "Jungen" un rôle aussi important que son compatriote Anton Pannekoek joua plus tard pour la tradition communiste de gauche en Allemagne.

incidemment Engels – « une révolte de littérateurs et d'étudiants »<sup>32</sup>. Les deux facteurs se complétèrent : effectivement, se consacrant entièrement à sa politique parlementaire, le SPD devait, pour avoir du poids, attirer à lui les masses partiellement petites-bourgeoises. Les anciens camarades de parti, qui avaient été l'objet des persécutions de la Loi contre les socialistes, se sentaient refoulés par l'accroissement de masse qui débuta réellement après 1890, et ils désapprouvaient la nouvelle tactique de la direction du parti. Ils grondaient « contre la politique consistant à courtiser les masses de la part de la direction »<sup>33</sup>. Ces oppositionnels étaient en cela d'abord – comme ils l'ont toujours prétendu de manière digne de foi<sup>34</sup> – tout à fait marxistes. Si on les désigna toujours comme des "anarchistes", ce fut en effet une invective politique se réclamant d'une vague similitude; à partir du débat sur la grève de masse, on désigna plus tard de la même façon les radicaux de gauche dans le SPD comme des "syndicalistes révolutionnaires"; dans les deux cas, la désignation était une invective et non pas une étiquette politique exacte. C'est uniquement l'exclusion des "Jungen" du SPD qui entraîna l'accueil fait aux idées anarchistes. Non seulement lors des tentatives, qui sont restées diffuses, d'une indépendance théorique, mais aussi au cours du tournant définitif vers l'anarchisme, une petite bande d'intellectuels apporta son aide à cette minorité radicale, dont les points de contact avec la révolte littéraire concomitante du naturalisme (Bruno Wille, Paul Ernst, et autres) furent aussi nombreux que, après la première guerre mondiale, les affinités des intellectuels radicaux de gauche avec l'expressionnisme. La rencontre de masses laborieuses mécontentes, dont l'attitude fondamentale était l'activisme, avec des intellectuels relativement peu nombreux qui étaient leurs porte-parole – et qui avaient souvent des ambitions littéraires – peut être considérée comme la formule sociologique provisoire de base du radicalisme de gauche.

Non seulement les revendications essentielles du radicalisme de gauche ultérieur (anti-parlementarisme, fédéralisme, anti-autoritarisme et exigence d'activité autonome pour les masses) ainsi que sa structure sociale fondamentale se dessinent dans le mouvement des "Jungen", mais, pour l'ancienne tradition anarchiste et syndicaliste révolutionnaire aussi, les liens personnels sont nombreux<sup>35</sup> (Gustav Landauer, Rudolf Rocker, Fritz Kater, et autres)<sup>36</sup>. Provenant du mouvement des "Jungen" ou analogues à eux à maints égards, les organisations ou les traditions radicales de gauche se développèrent en opposition constante au SPD consolidé jusqu'au déclenchement de la première guerre mondiale en tant que groupes ou fractions numériquement très faibles; en tant que contraire dialectique naissant du processus même de croissance du SPD, elles constituent un élément d'agitation critique à son côté gauche.

---

<sup>32</sup> Lettre d'Engels au "Sächsische Arbeiterzeitung", cité par Gerhard A. Ritter, *opus cité*, p. 85.

<sup>33</sup> *Ibidem*, p. 85.

<sup>34</sup> Voir par exemple Wilhelm Werner dans : *Procès-verbal du SPD, Halle*, p. 70. Rudolf Rocker (biographie de Fritz Kater, p. 8) : « Ses partisans (les "Jungen" - NdA) étaient de bons marxistes et ils n'avaient rien à voir au début avec tout autre tendance socialiste ». Voir aussi Nieuwenhuis, *opus cité*, p. 14 sq. Voir encore à ce sujet le rapport extrêmement informatif pour toute l'histoire des "Jungen" de Paul Kampffmeyer à partir de sa propre expérience : Paul Kampffmeyer, *Radikalismus und Anarchismus* in: *Die Befreiung der Menschheit, Freiheitsideen in Vergangenheit und Gegenwart* [ La libération de l'humanité, les idées de liberté dans le passé et le présent], Berlin, Leipzig, Stuttgart, Vienne, 1921, pp. 71-87.

<sup>35</sup> C'est ainsi que Rocker écrit par exemple : « J'ai rencontré personnellement tous les porte-parole connus des "Jungen"... Je me suis lié avec la plupart d'entre eux - pour autant qu'ils soient toujours en vie, une ancienne amitié indéfectible me lie encore aujourd'hui à eux... », Rudolf Rocker, *Memoiren*, vol. I, p. 278.

<sup>36</sup> Voir à ce sujet l'Appendice Biographique.

## **2. La tendance anarchiste dans le mouvement ouvrier**

### **a) La "Vereinigung Unabhängiger Sozialisten" [Association des Socialistes Indépendants] et les groupements anarchistes en Allemagne**

Le résultat organisationnel immédiat du mouvement d'opposition des "Jungen" fut la "Vereinigung Unabhängiger Sozialisten" que les sociaux-démocrates exclus par le Congrès d'Erfurt le 8 novembre 1891 fondèrent à Berlin, et dont il y eut bientôt des groupes dans toutes les villes importantes d'Allemagne<sup>1</sup>. Déjà lors du congrès, les oppositionnels avaient pris une résolution, présentée par Bruno Wille, qui dit entre autres :

« Le socialisme est un mouvement et une communauté spirituels desquels personne ne peut être exclu par décret. Nous voulons contrecarrer en fonction de nos forces cette tendance (d'interdire de parole ceux qui ont été frappés par l'exclusion et de leur ôter toute influence) et considérer, après comme avant, les socialistes révolutionnaires exclus et écartés comme des camarades. »<sup>2</sup>

Les directives de l'"Association"<sup>3</sup> étaient théoriquement sans prétention et complètement dictées par l'émotion suscitée par la « dictature de la direction actuelle du parti » et sa « centralisation forcée ». Le souci d'une « individualisation des travailleurs » est remarquable en tant que point de départ programmatique. Cette exigence – essentiellement pédagogique – de débiter un travail d'émancipation prolétarien, en premier lieu dans la personnalité individuelle, par l'apprentissage de l'autonomie et de la pensée critique, est restée une revendication constamment répété des programmes radicaux de gauche de n'importe quel type jusqu'à la République de Weimar. Conformément aux directives des "Socialistes Indépendants", le corps de l'organisation ne devait pas seulement être « grand et vaste », mais « il doit aussi disposer de membres solides et capables d'agir par eux-mêmes ».

Les directives sont encore complètement exemptes d'influences anarchistes. Mais il est apparu très vite qu'il y avait chez les "Socialistes Indépendants" oppositionnels au moins deux tendances différentes qui ne s'étaient retrouvées que temporairement sous un programme commun. La première fraction, représentée avant tout par Karl Wildberger et Paul Kampffmeyer, aspirait uniquement, à travers la nouvelle organisation, à une social-démocratie dans un sens anti-parlementaire; une autre fraction (Wilhelm Werner, Bruno Wille, Max Baginski) était proche de la propagande anarchiste. La lutte entre les deux fractions se déroulait dans l'organe des "Socialistes Indépendants", le "Sozialist"<sup>4</sup> [le Socialiste], qui paraissait depuis le 15 novembre 1891, et elle avait aussi pour enjeu sa direction. Dans la première époque de sa parution, le "Sozialist", comme Max Nettlau l'atteste de son point de vue, était « une feuille écrite de manière calme, intelligente et sincère, qui donnait un aperçu sur les insuffisances théoriques, pratiques et personnelles, de la social-démocratie »<sup>5</sup>. Dans les groupes anarchistes<sup>6</sup> qui existaient dans beaucoup de grandes villes, circulaient les feuilles "Freiheit" et

<sup>1</sup> D'après Rudolf Rocker, *Memoiren*, vol. I, p. 366.

<sup>2</sup> Cité dans Max Nettlau, succession (Archives de l'anarchisme à l'"Institut International pour l'Histoire Sociale"), p. 137.

<sup>3</sup> Reproduit chez Rudolf Rocker, *Memoiren*, vol. I, p. 364 sq. Pour les directives jusqu'à présent inédites, voir l'Appendice documentaire n) I.

<sup>4</sup> Concernant cette polémique à laquelle l'exposé suivant est consacré, l'on trouve une documentation chez Max Nettlau, succession, p. 138 sq.

<sup>5</sup> Max Nettlau, succession, p. 138.

<sup>6</sup> Nettlau (*ibidem*, p. 190 verso) témoigne de l'existence de tels groupes peu avant l'abolition de la Loi contre les socialistes dans les grandes villes suivantes : Stuttgart, Mannheim, Francfort-sur-le-Main, Mayence, Wiesbaden, Cologne, Duisburg, Dortmund, Gelsenkirchen, Halle, Dresde, Leipzig, Magdebourg, Hambourg, Brême, Berlin.



"Autonomie"<sup>7</sup>, que l'on se procurait illégalement par-delà les frontières et qui étaient imprimées à Londres, et leur relation avec l'"Association des Socialistes Indépendants" était étroite, mais de manière variable. À Berlin, le "Sozialist" était même combattu par une partie des anarchistes; ceux-ci tentèrent plus tard de produire leur propre journal ("Arbeiter-Zeitung, Organ der Anarchisten Deutschlands" [Le Journal des Travailleurs, Organe des anarchistes d'Allemagne]), mais dont la totalité du premier numéro fut saisie par la police en novembre 1893<sup>8</sup>. On arriva provisoirement à un compromis entre la tendance sociale-démocrate oppositionnelle et la tendance anarchiste dans le journal-organe des "Socialistes Indépendants". Mais avec la prise en charge de la rédaction par Gustav Landauer<sup>9</sup> au début de 1893, la feuille changea finalement et définitivement de direction en faveur de l'anarchisme. Landauer était aux côtés des "Jungen", mais il n'était pas entré dans le mouvement; durant ses études à Zurich (1890-1891), il eut des contacts avec l'"Association des Socialistes Indépendants"<sup>10</sup> de cette ville et il se distingua lors de sa prise en charge du "Sozialist" par la publication d'un roman. Le tournant du "Sozialist" vers l'anarchisme sous l'influence de Landauer ne s'accomplit pas, tout comme avant, sans l'objection des oppositionnels sociaux-démocrates. Elle conduisit au divorce des deux tendances jusqu'alors concurrentes des "Socialistes Indépendants". Une partie de ceux qui étaient jusqu'à présent ses porte-parole effectua le virage vers l'anarchisme avec par exemple Wilhelm Werner, Bruno Wille et Max Baginski. Rocker attribue une contribution qui n'est pas secondaire concernant cette évolution aux publications du Dr Max Nettlau<sup>11</sup>,<sup>12</sup> lequel – il était en réalité philologue et il correspondait plutôt au type du savant bourgeois – avait déjà écrit dans la "Freiheit" de Most, publia ensuite dans le "Sozialist" une esquisse historique de l'anarchisme et plus tard, dans le cadre de la FAUD, devint effectivement l'historiographe le plus important de l'anarchisme. L'autre courant se délit; certains de ses représentants revinrent ultérieurement dans le SPD (Paul Kampffmeyer, Karl Wildberger, par exemple); d'autres disparurent du mouvement ouvrier (Hans Müller, Franz Blei, etc.)<sup>13</sup>. Le processus de séparation était terminé au cours de l'été 1893. Ainsi, le mouvement des "Jungen" avait trouvé sa conclusion en Allemagne. « Son importance historique, que l'on n'a en aucun cas le droit sous-estimé, s'était épuisée avec l'entrée en scène officielle de l'anarchisme en Allemagne »<sup>14</sup>.

L'esquisse des multiples tendances dans l'anarchisme à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (individualisme, collectivisme, communisme, etc.), qui s'entrechoquaient dans la discussion, et des systèmes anarchistes (de Saint-Simon, Proudhon, Stirner et Bakounine jusqu'à Dühring et Hertzka, etc.) n'est pas possible<sup>15</sup> dans le cadre de cet exposé qui a pour objectif de montrer les

---

<sup>7</sup> Concernant cette activité de propagande anarchiste illégale du fait de l'introduction clandestine de revues et d'opuscules, ce pourquoi Rudolf Rocker dut émigrer en 1893 d'Allemagne, voir Rudolf Rocker, *Memorien*, vol. I, p. 366, et Sepp Oerter, *Acht Jahre im Zuchthaus* [Huit années en prison], avec une introduction : *Aus der Geschichte der deutschen anarchistischen Bewegung in den Jahren 1890 bis 1893* [Histoire du mouvement anarchiste allemand de l'année 1890 jusqu'en 1893], Berlin 1905.

<sup>8</sup> D'après une lettre de Rudolf Rocker au Dr Max Nettlau du 18/01/1932, voir Correspondance Rudolf Rocker - Dr Max Nettlau dans les Archives de l'anarchisme à l'"Institut International pour l'Histoire Sociale".

<sup>9</sup> Voir l'Appendice biographique.

<sup>10</sup> Y étaient présents par hasard en même temps Hans Müller (un théoricien important des "Jungen"), Fritz Köster, Franz Blei (un leader littéraire du naturalisme) et Max Baginski. Voir Rudolf Rocker, *Memoiren*, vol. I, p. 366.

<sup>11</sup> Voir l'Appendice biographique.

<sup>12</sup> Rudolf Rocker, *Memoiren*, vol. II, p. 104 sq. Rocker a été lui-même durablement impressionné par : Max Nettlau, *Zur Geschichte des Anarchismus* [Contribution à l'histoire de l'anarchisme], sans lieu d'édition 1861.

<sup>13</sup> Rudolf Rocker, *Memoiren*, vol. I, p. 444 sq. Voir également le rapport historique de Franz Blei dans "Die Aktion", 9<sup>e</sup> année (1919), n) 12/13.

<sup>14</sup> Rudolf Rocker, *ibidem*, p. 446.

<sup>15</sup> Elle est réalisée dans ses grandes lignes dans les manuscrits de Max Nettlau. Voir Max Nettlau, succession, p. 141 sq. Une thèse sur "L'histoire de l'anarchisme allemand de 1870 à 1933" est en voie de préparation de la part d'Ulrich Linse à l'université de Munich.

continuités dans les organisations, dans l'histoire des idées et dans les personnalités. Il faut malgré tout remarquer cette tendance d'évolution la plus commune dans l'anarchisme qui consiste à s'éloigner des conceptions individualistes pour aller vers l'anarchisme communiste. Tandis que chez Stirner et Proudhon, tous deux enracinés dans la pensée économique du libéralisme, la propriété privée n'est jamais mise en question, Kropotkine et d'autres cherchent à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à résoudre théoriquement la question sociale qui s'était aggravée sur la base de l'abolition de la propriété privée<sup>16</sup>. C'est en particulier l'"anarchisme communiste"<sup>17</sup> de Pierre Kropotkine qui joua pour la tradition anarchiste allemande un rôle important, et en fin de compte après 1918 le rôle le plus important; son premier traducteur allemand provenait des rangs des "Jungen" (Bernhard Kampffmeyer), et celui qui propagea ses idées de la manière la plus fervente en Allemagne fut, après 1918, une connaissance et un ami de Kropotkine au cours de son exil londonien, Rudolf Rocker. Ses principales œuvres furent traduites après le tournant du siècle par Gustav Landauer<sup>18</sup>.

Gustav Landauer ne fut cependant pas lui-même, dans aucune phase de son évolution, un anarchiste communiste<sup>19</sup>. Il se tint jusqu'à la première guerre mondiale au centre du mouvement anarchiste allemand, mais son anarchisme complètement indépendant et obstiné ne resta pas sans adversaires. Le "Sozialist", qui parut depuis le 22 juillet 1893 avec le sous-titre "Organe de tous les révolutionnaires" et qui – selon Rocker – fut « la feuille d'Allemagne la plus poursuivie par le gouvernement »<sup>20</sup>, suspendit sa parution en janvier 1895; en août de la même année, il reparut avec une nouvelle présentation et il correspondait désormais totalement aux conceptions de Landauer selon lesquelles l'on devait commencer en Allemagne d'abord par éduquer individuellement les travailleurs au socialisme, avant de pouvoir aspirer à faire de la propagande de masse. C'est ainsi que le second "Sozialist" (août 1895 – décembre 1899) fut une feuille intellectuelle caractérisée; on essaya de satisfaire à ce qui intéressait les classes populaires par l'édition parallèle du journal "Der arme Conrad" [Le pauvre Conrad] (août 1896 - octobre 1899)<sup>21</sup>. Les militants anarchistes, qui demandaient pour leur combat économique quotidien des mots d'ordre concrets ayant trait directement avec la pratique, s'agitaient contre ce point de vue théorique unilatéral du "Sozialist" de Landauer. Ils créèrent leur propre organe de presse sous le nom de "Neues Leben" [Nouvelle Vie], qui parut à partir de juillet 1897 sous la direction de l'ouvrier métallurgiste Paul Pavlovitch<sup>22</sup>. C'est par ce moyen que les deux plus importantes branches de la tradition anarchiste allemande se sont développées jusqu'à la première guerre mondiale. Les groupes qui gravitaient autour du "Neue Leben" représentaient la majorité du mouvement et ils furent même capables, finalement, d'évincer le "Sozialist" de Landauer, lequel arrêta à nouveau sa parution en décembre 1899<sup>23</sup>. L'organe de presse de la majorité parut sans interruption prolongée – à partir de janvier 1904 sous le nouveau nom de "Der Freie Arbeiter" [Le Travailleur Libre] – jusqu'en 1914, et ensuite à nouveau de 1918 jusqu'en 1933. L'évolution ultérieure de cette branche est moins intéressante pour le présent

---

<sup>16</sup> Voir pour l'évolution générale de l'anarchisme : Henri Arvon, *L'anarchisme*, Paris 1959, p. 77 sq. Voir aussi Heinz Maus, *Anarchismus* in : *Handwörterbuch der Sozialwissenschaften*, vol. I, Stuttgart 1956, p. 181 sq.

<sup>17</sup> Voir son esquisse dans l'analyse du programme du Congrès constitutif de la FAUD.

<sup>18</sup> Pierre Kropotkine, *L'entraide, un facteur de l'évolution* (1902) ; Pierre Kropotkine, *Agriculture, industrie et artisanat* (1906) ; Pierre Kropotkine, *Le socialisme pour millionnaires* (1907).

<sup>19</sup> Voir sa *Brief über die anarchistischen Kommunisten* [Lettre à propos des communistes anarchistes] in : "Sozialist", 2<sup>e</sup> année (1910), n<sup>o</sup> 21.

<sup>20</sup> Rudolf Rocker, *Biographie de Fritz Kater*, p. 10.

<sup>21</sup> Max Nettlau, succession, p. 171 sq. cite d'autres organes anarchistes éphémères.

<sup>22</sup> Voir Max Nettlau, succession, p. 170. Rudolf Rocker, *Memoiren*, vol. II, p. 69 sq.

<sup>23</sup> Rocker porte un jugement sévère sur le groupe qui gravite autour de la "Neue Leben" ; il considère cette élimination du "Sozialist" comme "funeste" pour le développement du mouvement anarchiste allemand ; il ne justifie pas davantage son jugement ; mais, manifestement, son jugement remonte aux différends ultérieurs entre les porte-parole du groupuscule réuni autour du "Freie Arbeiter" et les dirigeants de la FAUD. Voir Rudolf Rocker, *Memoiren*, vol. II, p. 69.

exposé, étant donné qu'elle resta elle-même isolée de façon sectaire de la FAUD dans la phase révolutionnaire de la République de Weimar. Son activité de propagande est pourtant intéressante dans la mesure où c'est avec elle que, pour la première fois, a été diffusée en Allemagne la tactique de l'action directe, au sens du syndicalisme révolutionnaire latin, c'est-à-dire l'effort personnel direct des travailleurs sous forme de résistance passive, sabotage, etc.. L'intercesseur fut l'Autrichien Siegfried Nacht<sup>24</sup> qui était familier avec le mouvement syndicaliste révolutionnaire en 1900 à Paris, qui publia en 1902 une brochure sur la "Grève sociale générale" et en 1903 une autre sur "L'action directe" sous le pseudonyme d'Arnold Roller, et qui collabora régulièrement à partir de 1903 au "Freie Arbeiter". Roller présentait les idées de l'action directe non sans une emphase activiste :

« La dénomination générale d'action directe englobe la grève terroriste révolutionnaire, la terreur économique, le terrorisme personnel contre les exploiters et les esclavagistes hâis; bref, contre les despotes capitalistes, le sabotage, l'obstructionnisme, le boycott, en un mot, tous les moyens révolutionnaires et directs énergiques, qui, sans intercession et sans détours, sont propres à faire passer les revendications du prolétariat. »<sup>25</sup>

La propagande ouverte en faveur l'action directe commença seulement dans la "Fédération Libre" à partir de 1908, et Gustav Landauer prit une attitude très critique à tout point de vue à l'égard de l'évolution du syndicalisme révolutionnaire en France et de ses méthodes de lutte<sup>26</sup>.

Après une période de travail exclusivement théorique, au cours de laquelle il y eut en autres la traduction des œuvres principales de Kropotkine, Landauer fonda en 1908 le "Sozialistische Bund" [Ligue Socialiste], dont l'organe, le troisième "Sozialist", parut à partir de janvier 1909. Il développa le programme et la forme d'organisation de la Ligue en reprenant les idées relatives à la coopération, dans leur acception encore révolutionnaire de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, en s'appuyant sur le mutualisme de Proudhon et le programme économique de Kropotkine de la réunification de l'agriculture, de l'artisanat et de l'industrie<sup>27</sup>. L'objectif était l'homme libre et agissant par lui-même qui vit et œuvre « dans des communautés travaillant et échangeant de manière autonome par l'union de l'industrie et de l'agriculture » (Art. 12 de la "Ligue Socialiste"). Le socialisme ne doit pas être – comme Landauer le reproche à la social-démocratie "affadie" – attendu de manière fataliste mais il doit au contraire être commencé tout de suite. « Ne pas attendre ! Voilà notre mot d'ordre. Plus de séparation entre les circonstances du présent, l'effervescence de la transition et l'avenir splendide »<sup>28</sup>. Puisque la réalisation du but socialiste d'une nouvelle forme de vie semble ne pas être possible ici et maintenant à la vaste échelle du prolétariat en tant que classe, ce qui est

---

<sup>24</sup> Biographie de Siegfried Nacht : né en 1880 à Vienne, profession apprise : électrotechnicien ; 1900-1906 à Paris, où il est actif dans le mouvement syndicaliste révolutionnaire ; 1902, contact avec des révolutionnaires anarchistes en Espagne ; 1906, expulsé de France, il a vécu jusqu'en 1910 à Londres, et ensuite jusqu'à sa mort en Italie. Voir Rudolf rocker, *Memoiren* vol. II, p. 456.

<sup>25</sup> Arnold Roller, *Die direkte Aktion, revolutionäre Gewerkschaftstaktik* [L'action directe, la tactique syndicale révolutionnaire], New York 1912, p. 7 ; réimpression de la brochure de 1903 qui avait déjà été publiée à l'époque à New York dans la "Feiheit-Press" de Most. Cet écrit circulait encore en 1919 dans les cercles radicaux de gauche et caractérisait de façon non négligeable l'idée de ce que l'on pouvait comprendre sous le terme de syndicalisme avant la constitution de la FAUD.

<sup>26</sup> Ce n'est pas tout à fait exact quand Max Nettlau (succession, p. 195) dit que Landauer n'avait prêté aucune attention au syndicalisme. Voir son article : *Die französischen Syndikalisten* [Les syndicalistes français] dans "Der Sozialist, Organ des Sozialistischen Bundes", 1<sup>o</sup> année (1909), n<sup>o</sup> 8. Landauer reproche aux syndicalistes français de premier plan de se préoccuper par tous les moyens d'obtenir la faveur des masses : « Le fait de chercher à s'attirer la faveur des masses a ravalé les syndicalistes révolutionnaires français au cours de l'année exactement au rang des socialistes parlementaristes ».

<sup>27</sup> Voir les douze articles de la "Ligue Socialiste" dans le "Sozialist", 2<sup>o</sup> année (1910), n<sup>o</sup> 14.

<sup>28</sup> "Sozialist", 1<sup>o</sup> année (1909), n<sup>o</sup> 2.

valide, c'est le mot d'ordre : "Vers la communauté par la séparation!"<sup>29</sup>. La nouvelle et la meilleure forme de la relation entre les hommes est réalisable avec la réunion de quelques sympathisants. Cela peut prendre la forme de colonies (Art. 9 de la "Ligue Socialiste"); les pionniers du socialisme donnent avec elles « un exemple de justice et de travail dans la joie » (Art. 11 de la "Ligue Socialiste"). Les entreprises-colonies sont pour Landauer uniquement des réalisations exemplaires du socialisme, et « non des moyens pour atteindre le but ». Avec elles, on peut certes « sortir du capitalisme », mais pas l'abolir; ce n'est possible que par la conversion progressive des hommes. Le socialisme est pour Landauer toujours compris en devenir; « tout socialisme est toujours et seulement un socialisme relatif et chaque génération a sa propre tâche dans le processus infini de la réalisation d'un ordre libre de justice sociale »<sup>30</sup>. Il faut comprendre la thèse centrale de la théorie politique de Landauer dans ce sens que le socialisme est « possible à n'importe quelle époque et quel que soit l'état de la technique, si un nombre suffisant d'hommes, qui sont emplis de l'esprit de justice, le veulent »<sup>31</sup>. Cette définition extrêmement volontariste, écartant les conditions objectives générales de la transformation sociale, que l'on doit comprendre – comme ce sera à démontrer<sup>32</sup> – historiquement comme une réaction à la mise en forme "kautskienne" du marxisme, devint le principe inlassablement répété de la propagande de la FAUD après la première guerre mondiale. Des anarchistes, en passant par les syndicalistes révolutionnaires de la FAUD, jusqu'aux sphères communistes de gauche, de vastes cercles furent fascinés à cette époque-là par la pensée d'établir des colonies. Bien que cet élément typique de la Ligue dans la pensée de Landauer ("Vers la communauté par la séparation!") ait semblé être déplacé à l'époque des mouvements révolutionnaires de masse après 1918, il eut des répercussions encore perceptibles sur l'attitude politique de la commission commerciale berlinoise de la FAUD, et il conditionna sa tactique sectaire qui évitait le contact vivant avec les masses. L'effet immédiat de la "Ligue Socialiste" au cours de ses huit années d'existence fut indubitablement moindre que l'effet théorique ultérieur de Landauer durant les premières années de la République de Weimar; le "Sozialist", qui fut interdit en 1915, n'avait pas plus de 300 abonnés<sup>33</sup>; encore une fois, il s'adressait avant tout aux intellectuels. Le bohème littéraire de Munich, Erich Mühsam<sup>34</sup>, fut un agitateur de la "Ligue Socialiste", un collaborateur du "Sozialist"<sup>35</sup> et un compagnon de lutte de Landauer dans la République des Conseils de Bavière en 1919. Augustin Souchy<sup>36</sup>, ultérieurement un des plus importants porte-parole de la FAUD aux côtés de Rudolf Rocker, travailla à partir de 1912 à la "Ligue Socialiste" de Berlin. Rocker lui-même, qui vécut dans l'émigration depuis 1893 d'abord à Paris, puis à Londres, s'identifiait sans restriction à la pensée politique de Landauer. Si l'on tient compte en outre du fait que Fritz Oerter lui aussi, un autre porte-parole de la FAUD, provenait du mouvement anarchiste (sans doute du groupe qui gravitait autour du "Freie Arbeiter"), il se dessine déjà que la FAUD fut le résultat de la jonction des forces intellectuelles de la tradition anarchiste et des bases organisationnelles de la minorité syndicale localiste. Le rapport entre la "Fédération Libre" des localistes et la "Ligue Socialiste" est resté confus jusqu'à la

---

<sup>29</sup> "Sozialist", 1<sup>o</sup> année (1909), n<sup>o</sup> 10.

<sup>30</sup> Helmut Rüdiger, *Ein freiheitlicher Sozialist* [Un socialiste libéral], dans : *Gustav Landauer, Worte der Würdigung* [Gustav Landauer, des paroles de reconnaissance], Darmstadt, sans date (1950), p. 17

<sup>31</sup> Cité *ibidem*, p. 16.

<sup>32</sup> Voir le paragraphe suivant portant sur la critique du SPD par Gustav Landauer.

<sup>33</sup> C'est ce que dit Rocker dans une lettre à Max Nettlau du 30-11-1921 dans : *Correspondance Rudolf Rocker - Max Nettlau*.

<sup>34</sup> Voir l'Appendice biographique. Voir aussi Erich Mühsam, *Unpolitischen Erinnerungen* [Souvenirs apolitiques], Berlin 1952.

<sup>35</sup> D'avril 1911 jusqu'à la Première Guerre mondiale, Mühsam a édité sa propre revue sous le titre "Kain, Zeitschrift für Menschlichkeit" [Cain, revue pour l'humanité].

<sup>36</sup> Voir l'Appendice biographique.

Première Guerre mondiale<sup>37</sup>; du côté de la "Fédération Libre", on reconnaissait Landauer comme un théoricien, mais on lui reprochait une arrogance intellectuelle vis-à-vis du mouvement; Landauer rejetait le mouvement syndical – même dans sa forme révolutionnaire – car celui-ci devait par la force des choses pactiser avec le capitalisme et qu'il vivait de la conception erronée selon laquelle il pourrait introduire un nouvel ordre social au terme quel qu'il soit du développement. À cela, il opposait son idée coopérative révolutionnaire qui rendait en partie possible déjà, ici et maintenant, l'action immédiate et le socialisme<sup>38</sup>. C'est ainsi que la "Fédération Libre" et la "Ligue Socialiste" sont allées jusqu'à leur suppression commune lors de la Première Guerre mondiale par des chemins certes voisins, mais séparés.

## b) La critique de la social-démocratie allemande par Gustav Landauer

L'activité et la réflexion politiques de Gustav Landauer furent caractérisées, depuis ses débuts dans les rangs des "Jungen" après 1890 jusqu'à son assassinat en mai 1919, par sa lutte contre la théorie et la forme d'organisation de la social-démocratie allemande, laquelle, de 1890 à 1914, représentait avec de plus en plus de force, et monopolisait en apparence, l'idée du socialisme. Que la critique directe du SPD dans l'œuvre de Landauer n'ait pas occupé un grand espace s'explique par le fait que Landauer – d'une manière différente de tous les autres porte-parole de l'ancienne tradition radicale de gauche – n'a pas eu besoin d'un long combat intérieur pour se détacher de lui. Ayant rejoint le mouvement ouvrier dans les années 1890-91 en tant que jeune intellectuel d'origine petite bourgeoise<sup>1</sup>, il se positionna immédiatement à gauche, en dehors du SPD, du fait de sa critique, au sens des "Jungen" oppositionnels, à l'égard des compétences de pouvoir dans l'organisation interne de la direction sociale-démocrate et à la centralisation du parti qui en découlait. C'est sous cet angle de vue critique qu'il observa le puissant processus de consolidation du SPD, au cours duquel celui-ci devint le plus grand parti du prolétariat international et attira à lui des millions d'électeurs; mais en raison de sa croissance, il avait besoin d'un appareil bureaucratique, qui se composait de secrétaires, de rédacteurs et de parlementaires, à plein temps, appareil qui contribua beaucoup à ce que le travail pratique du SPD se soit empêtré de plus en plus profondément dans des tentatives de réformes sociales<sup>2</sup>; une situation révolutionnaire aiguë de lutte de classe, avec toutes les conséquences possibles de l'illégalité pour l'organisation, aurait retiré à ce corps de fonctionnaires le fondement de son existence et pouvait lui apparaître très difficilement souhaitable. L'intégration progressive, induite par ces facteurs et d'autres encore, du SPD dans l'ordre social et économique de l'Allemagne wilhelminienne était en contradiction plus ou moins évidente avec l'emphase révolutionnaire des objectifs politiques officiels du parti, tels qu'ils avaient été formulés de manière représentative avant tout par Karl Kautsky. Ce processus

<sup>37</sup> Voir à ce sujet la série d'articles *Gustav Landauer und der Sozialismus* dans : "Die Einigkeit, Organ der Freien Vereinigung Deutscher Gewerkschaften", 17<sup>e</sup> année (1913), n<sup>o</sup> 49 sq.

<sup>38</sup> Voir à ce sujet la conférence de Landauer qu'il a tenu dans la "Freie Vereinigung aller Berufe" à Leipzig sous le titre : *Syndikalismus, Sozialismus, Genossenschaftswesen* [Syndicalisme, socialisme, coopérativisme] et la discussion qui suivit dans : "Die Einigkeit", 18<sup>e</sup> année (1914), n<sup>o</sup> 7. Voir aussi Helmut Rüdiger, *loc. cit.*, p. 17.

<sup>1</sup> Voir à ce sujet son roman largement autobiographique qui est d'abord paru en 1893 : Gustav Landauer, *Der Todesprediger* [Le prédicateur de la mort], Cologne 1923. Landauer donne des éclaircissements sur la motivation de son engagement politique quand il parle des sociaux-démocrates : « Pour eux, celui qui désespère de l'avenir de la société bourgeoise et qui a pourtant un forte pressentiment que l'humanité n'est pas encore arrivée à son objectif, s'exclut du cercle des personnes cultivées » (*ibidem*, p. 48). Il y décrit par la suite l'éloignement de son héros du mouvement social-démocrate induit en erreur par ses chefs.

<sup>2</sup> Voir à ce sujet particulièrement Wolfgang Abendroth, *Das Problem der Beziehungen zwischen politischer Theorie und politischer Praxis in Geschichte und Gegenwart der deutschen Arbeiterbewegung* [Le problème des relations entre la théorie politique et la pratique politique dans l'histoire et le présent du mouvement ouvrier allemand], dans : "Neue Gesellschaft", 5<sup>e</sup> année (1958), p. 466 sq.

d'intégration trouvait d'autant plus son expression dans la compréhension théorique que le SPD avait de lui-même que, précisément dans la pensée de Kautsky, la seule et unique importance déterminante revenait aux facteurs objectifs du processus social de transformation; on croyait que les mécanismes socio-économiques du capitalisme d'alors provoqueraient d'eux-mêmes, pour ainsi dire automatiquement<sup>3</sup>, la révolution et on avait ainsi un alibi pour le manque d'initiative révolutionnaire telle qu'elle était encore revendiquée dans le programme. Une sorte d'"optimisme progressiste fataliste"<sup>4</sup> devint l'attitude prédominante dans le SPD. C'est avec cet arrière-plan – à peine ébauché – que l'on doit voir l'opposition radicale de gauche de Landauer, mais aussi celle des critiques, dans le détail si différents, tels que Robert Michels, Rosa Luxemburg et Anton Pannekoek.

Dans son étude de 1907 sur le concept de révolution<sup>5</sup>, en extrême réaction aux conceptions progressistes mécanistes de la social-démocratie contemporaine, Landauer réfutait déjà en définitive la possibilité d'une considération scientifique de l'histoire qui serait soumise à des processus de développement sociaux déterminés. Avec ce principe<sup>6</sup> – indéniablement marqué de l'empreinte de la doctrine de la "philosophie de la vie", qui était d'actualité à son époque –, Landauer fait sans discontinuer, dans son "Appel en faveur du socialisme"<sup>7</sup> qui parut d'abord en 1911, le procès de l'idéologie de la social-démocratie d'avant-guerre, d'une manière polémique brillante, mais sans voir celle-ci dans ses relations historiques et sans reconnaître sa fonction sociologique de parti. Pour Landauer, son règlement de comptes critique avec le "kautskisme" du SPD était, dans son "Appel", tout simplement un règlement de comptes avec le marxisme. À côté de la polémique contre la revendication du caractère scientifique de l'idéologie du SPD, la critique de Landauer dans son essai tournait avant tout autour du paradoxe fondamental du "kautskisme", qu'il ébauchait de la manière suivante :

« Il n'y a pas de doute sur le fait que l'on ne peut vouloir ce qui est juste et ce qui a de la valeur que si l'on sait ce que l'on veut; mais – abstraction faite qu'un tel savoir est tout à fait différent de la soi-disant science – cela s'accorde mal que l'on prétende d'un côté, sur la base des lois du soi-disant développement historique, qui doivent avoir la force des lois naturelles, savoir exactement comment les choses doivent arriver de manière nécessaire et absolue, sans que la volonté et l'action de n'importe quel homme ne puisse changer la moindre chose à cette prédétermination; et que, de l'autre côté, l'on soit un parti politique qui ne peut faire autre chose que de vouloir, de réclamer, d'acquérir de l'influence, d'agir, et de changer des détails. »<sup>8</sup>

L'examen du processus de bureaucratisation du SPD qu'a effectué Landauer est resté limité à une reconnaissance des symptômes; il n'est pas manifestement allé au-delà du refus chargé de ressentiment des "chefs" et de la centralisation, tel qu'il avait été exprimé par les "Jungen"; il a défini cependant de manière précise l'inadéquation de la théorie kautskienne du parti à un parti révolutionnaire. Robert Michels, dans un traité critique de sociologie du parti,

<sup>3</sup> Voir à ce sujet particulièrement Wolfgang Abendroth, *loc. cit.*, et Erich Matthias : *Kautsky und der Kautskismus. Die Funktion der Ideologie der deutschen Sozialdemokratie vor dem ersten Weltkrieg* [Kautsky et le kautskisme. La fonction de l'idéologie de la social-démocratie allemande avant la Première Guerre mondiale], dans : *Marxismusstudien* vol. II, Tübingen 1957, p. 151 sq.

<sup>4</sup> Erich Matthias, *ibidem*, p. 193.

<sup>5</sup> Gustav Landauer, *Die Revolution*, Francfort-sur-le-Main, sans année (1907).

<sup>6</sup> Voir à ce sujet les remarques qui ont besoin d'être complétées dans le détail chez Adolf Hemberger, *Das historisch-soziologische Verhältnis des westeuroäischen Anarcho-Syndikalismus zum Marxismus* [Le rapport historico-sociologique de l'anarcho-syndicalisme ouest-européen au marxisme], thèse philosophique, Heidelberg 1963, p. 35 sq. et p. 152 sq. De nombreux passages dans le texte de Landauer sur la révolution rappellent la thèse de Lessing à savoir : *Die Geschichte als Sinngebung des Sinnlosen* [L'histoire donne un sens à l'absurde].

<sup>7</sup> Dans la suite, les citations sont de : Gustav Landauer, *Aufruf zum Sozialismus*, [Appel en faveur du socialisme], Berlin 1920

<sup>8</sup> Gustav Landauer, *Aufruf zum Sozialismus*, p. 25.

paru la même année que l'"Appel" de Landauer, attira l'attention sur le fait que les éléments fatalistes de cette théorie avaient été, par-delà le processus de bureaucratisation interne du parti, les symptômes de l'obtention d'une capacité d'intégration du SPD.

Landauer se lança à l'assaut du fatalisme à l'égard des facteurs objectifs de transformation sociale, qu'ils ne reconnaissaient pas, et il définit, de manière absolument opposée, le socialisme comme « la tendance volontaire, d'hommes qui sont d'accord entre eux, à créer quelque chose de nouveau sur la base d'un idéal »<sup>9</sup>; une phrase qui contient tout le programme de sa "Ligue Socialiste". Avec cette conception unilatérale qui s'oppose au fatalisme kautskien, avec le fait d'hypostasier la pure force révolutionnaire volontaire, Landauer formula le credo de la tradition anarchiste et syndicaliste révolutionnaire dans le mouvement ouvrier allemand, tradition qui s'organisa après 1918 dans la FAUD. Ses idées politiques, transformées par le mouvement anarcho-syndicaliste, sont devenues les mots d'ordre de la "révolutionnarisation des têtes" et du "socialisme comme question culturelle"<sup>10</sup>. Un des théoriciens de la FAUD reconnaissait en 1925 : « Pour nous, son "Appel en faveur du socialisme" est bien son œuvre la plus importante, et nous la considérons pour la meilleure qui ait jamais été écrite en Allemagne sur le socialisme »<sup>11</sup>.

### **3. La tendance syndicaliste révolutionnaire dans le mouvement ouvrier**

#### **a) Les "localistes" et la "Freie Vereinigung deutscher Gewerkschaften" [Fédération Libre des Syndicats Allemands]**

Quand les syndicats allemands se réunirent pour leur premier congrès après l'abolition de la Loi contre les socialistes à Halberstadt en mars 1892, le problème de la forme d'organisation se trouva au centre de la discussion. Soumis aux mêmes restrictions du droit de coalition que la social-démocratie<sup>1</sup>, les syndicats avaient eux aussi constitué un système d'hommes de confiance qui assurait la liaison entre les organisations locales isolées pour des objectifs comme la grève, etc.. Ce réseau d'hommes de confiance avait été – étant donné qu'il n'existait pas d'instance d'intégration correspondant aux fractions parlementaires de la social-démocratie – l'unique élément de cohésion entre les groupes locaux jusqu'à ce que la Commission Générale, créée depuis novembre 1890, sous la direction de Carl Legien, fasse finalement adopter au Congrès de Halberstadt la constitution de grandes fédérations syndicales centralisées<sup>2</sup>. Cette forme de fédération centrale n'était possible, dans le cadre des lois existantes sur le droit d'association, que par le renoncement complet à une activité politique, par une autolimitation délibérée aux fonctions de représentation syndicale<sup>3</sup>. La minorité des délégués à Halberstadt, qui défendaient une forme d'organisation locale (« qui n'offre pas de

---

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 4.

<sup>10</sup> Voir Rudolf Rocker, *Prinzipienerklärung des Syndikalismus* [Déclaration de principe du syndicalisme], Berlin 1920, p. 3.

<sup>11</sup> "Die Internationale, Organ der Internationalen Arbeiter-Assoziation", Berlin, 1<sup>o</sup> année (1925), n<sup>o</sup> 4.

<sup>1</sup> Voir ci-dessus le paragraphe traitant du mouvement des "Jungen".

<sup>2</sup> Voir à ce sujet Heinz Josef Varain, *Freie Gewerkschaften, Sozialdemokratie und Staat. Die Politik der Generalkommission, unter der Führung Carl Legiens (1890-1920)* [Les syndicats libres, la social-démocratie et l'État. La politique de la Commission Générale sous la direction de Carl Legien (1890-1920)], Düsseldorf 1956, p. 10 sq.

<sup>3</sup> Voir à ce sujet W. Kulemann, *Die Berufsvereine* [Les associations professionnelles], vol. II, Iéna 1908, p. 46.

prise aux lois sur le droit d'association existantes »<sup>4</sup>), n'était pas prête à exercer cette abstinence politique exigée par la fédération centrale. Ils ne croyaient pas pouvoir, dans le cadre de l'ordre social existant, améliorer substantiellement la situation des travailleurs avec des moyens de lutte purement syndicaux et ils exigeaient donc aussi le plein engagement politique révolutionnaire des organisations syndicales. Il s'agissait par conséquent de quelque chose de plus qu'une question technique d'organisation au cours de la discussion au Congrès de Halberstadt que 13 délégués localistes quittèrent finalement en guise de protestation. Par comparaison avec ceux qui étaient organisés centralement, les localistes restèrent dorénavant avec un nombre de membres qui variait autour de 10 000, soit une très petite minorité<sup>5</sup>; « mais leur importance résidait moins dans leur force numérique que dans leur tendance radicalement révolutionnaire »<sup>6</sup>. La querelle entre les fédérations centralisées et l'aile radicale des localistes, qui étaient représentés le plus fortement à Berlin, et parmi lesquels le groupe professionnel des maçons détenait la supériorité numérique, continua d'une manière très agressive de 1892 à 1897. C'est avec le "Premier congrès des syndicats allemands organisés localement ou bien centralement sur la base du système des hommes de confiance", convoqué les 17-19 mai 1897 à Halle a. d. Saale, que se produisit l'émancipation organisationnelle des localistes. Le rapport principal du congrès sur la "Position des syndicats à l'égard de la politique" a été fait par l'architecte gouvernemental en retraite Gustav Kessler<sup>7</sup>, qui avait déjà parlé au Congrès d'Erfurt du SPD en faveur du système des hommes de confiance et contre les essais de centralisation, et qui resta jusqu'à sa mort (1904) la tête intellectuelle de l'organisation. C'est une faible opposition dans les rangs des 38 délégués du congrès qui accepta la résolution de Kessler dans laquelle les mobiles des dissidents localistes de cette époque (1897) se reflètent de manière particulièrement claire :

- « I. Une séparation du mouvement syndical d'avec la politique social-démocrate consciente est impossible sans rendre désespérée et sans paralyser la lutte pour l'amélioration de la situation des travailleurs sur le terrain de l'ordre actuel.
- II. Les efforts, de quelque côté qu'ils puissent venir, pour relâcher ou pour briser la relation avec la social-démocratie doivent être considérés comme hostiles aux travailleurs.
- III. Les formes d'organisation du mouvement syndical qui gênent ce dernier dans la lutte pour des objectifs politiques doivent être considérées comme défectueuses et condamnables. Le Congrès voit dans la forme d'organisation que s'est donné le Parti Social-démocrate d'Allemagne au Congrès de Halle a. S. en 1890, eu égard à législation existante sur le droit d'association qui concerne également l'organisation syndicale, la disposition la plus appropriée et la meilleure pour la poursuite de tous les objectifs du mouvement syndical. »<sup>8</sup>

La réaction à cette nouvelle fondation ne fut pas précisément enthousiaste du côté du SPD; mais le parti garda, durant les premières années, la neutralité dans la querelle entre les

---

<sup>4</sup> Extrait de la Résolution proposée par la minorité localiste lors du Congrès de Halberstadt, citée par W. Kulemann, *opus coté*, p. 96.

<sup>5</sup> D'après Kulemann (*opus cité* p. 45), les syndicats avaient en tout à peu près 350 000 membres en 1890 ; selon les indications de la Commission Générale, il y avait parmi eux à peu près 10 000 localistes. Le nombre de membres des syndicats centralisés s'est accru continuellement et il avait atteint approximativement les 2,5 millions de membres lors du déclenchement de la Première Guerre mondiale, alors que le nombre de localistes était - même si c'est avec des fluctuations - à la baisse.

<sup>6</sup> C'est ce que dit le comte Saurma-Jeltsch dans : *Der Syndikalismus in Frankreich und die syndikalistischen Tendenzen der deutschen Arbeiterbewegung* [Le syndicalisme en France et les tendances syndicalistes du mouvement ouvrier allemand], Breslau 1920, p. 49.

<sup>7</sup> Voir l'Appendice biographiques.

<sup>8</sup> Cité par w. Kulemann, *opus cité* p. 98. Kulemann a eu accès, grâce à Fritz Kater, à tous les procès-verbaux de congrès du mouvement des localistes.



centralistes et les localistes; « autre chose n'était tout bonnement pas possible, car il avait justement dans les syndicats localistes beaucoup de ses camarades les plus anciens et les plus éprouvés »<sup>9</sup>.

La plus haute instance de l'organisation, la Commission Commerciale ainsi nommée, n'avait que des fonctions de pure coordination; elle convoquait les congrès et elle éditait depuis le 19 juillet 1897 l'organe de presse "Die Einigkeit" [L'Union], qui parut régulièrement jusqu'à son interdiction en août 1914. Les organisations locales devaient élire, lors d'une réunion publique, un homme de confiance qui réglait les affaires locales et représentait l'organisation aux congrès. L'initiative de la grève ainsi que les fonds de grève et d'agitation restaient d'abord au niveau des unions locales. Au V<sup>o</sup> Congrès, en septembre 1901, on décida ensuite de l'institution d'un fonds de grève central au niveau de la Commission Commerciale, fonds auquel toutes les organisations devaient contribuer proportionnellement au nombre de leurs adhérents, mais déjà lors du congrès suivant, en septembre 1903, l'initiative de la grève et le fonds de grève retournèrent aux organisations locales, car manifestement les paiements à la Commission Commerciale n'étaient pas rentrés. On refusait fondamentalement les conventions collectives et l'on ne voyait dans les caisses de soutien – comme les "Jungen" – qu'un danger de "corruption" du mouvement révolutionnaire<sup>10</sup>.

Le nom de "Föderation der sozialistischen Gewerkschaften Deutschlands" [Fédération des Syndicats Socialistes d'Allemagne], qui annonçait clairement l'objectif politique, fut abandonné lors du IV<sup>o</sup> Congrès (mai 1900), et, au lieu de celui-ci, on désigna à partir de septembre 1901 l'ensemble de l'organisation "Freie Vereinigung deutscher Gewerkschaften" [Fédération Libre des Syndicats Allemands], nom sous lequel elle exista jusqu'en 1914, puis elle réapparut en 1918 et forma le noyau de cristallisation organisationnel de la FAUD. Lorsque l'interdiction du droit d'association échappa à partir du 1<sup>o</sup> janvier 1900 à la loi sur les associations spécifiques à chaque État, il n'y avait plus à proprement parler de nécessité contraignante de s'abstenir politiquement pour des fédérations centrales, et, pour les localistes, l'engagement politique dans une forme d'organisation centraliste aurait été également possible. Pourtant, il ne s'ensuivit aucun rapprochement entre les deux organisations. En particulier à Berlin, la citadelle des localistes, on en vint à des discussions exaspérées; là, la Commission Générale des syndicats centralisés et la Commission Commerciale des localistes lancèrent des appels à la grève indépendamment l'une de l'autre, et elles s'accusèrent mutuellement de briser des grèves. La direction du parti social-démocrate se vit obligée d'intervenir; le 22 mars 1903, on en arriva, sous sa présidence, à des négociations entre les représentants des fédérations centrales et les représentants de la minorité localiste qui était soutenue par l'aile radicale dans le parti<sup>11</sup>. Mais la pression de l'organisation de masse centraliste sur la direction du parti fut alors si forte que August Bebel et d'autres dirigeants sociaux-démocrates demandèrent carrément la fusion de la "Fédération Libre" avec les fédérations centrales. Les négociations furent sans résultat, mais l'appel à la fusion de la part du SPD demeura dans les années suivantes et il prit finalement la forme d'un ultimatum.

La "Fédération Libre", qui se considérait jusqu'à présent comme l'avant-garde syndicale de la social-démocratie, dut alors également mener, à côté de son combat avec les syndicats centralisés, la lutte contre la bureaucratie du parti social-démocrate qui succombait à l'influence modératrice des syndicats. Sa fonction devint manifeste, par exemple dans le débat sur la grève de masse (1904-1906) qui fut très important pour le SPD. Le V<sup>o</sup> Congrès des syndicats centralisés avait déclaré en mai 1905 qu'il jugeait comme hors de question la grève générale telle qu'elle était soutenue par les anarchistes et par des gens qui n'avaient aucune expérience

---

<sup>9</sup> Cité par Rudolf Rocker, *Biographie* par Fritz Kater, p. 15.

<sup>10</sup> C'est ce que dit Kessler lors du II<sup>o</sup> Congrès (12-14/04/1898). Voir W. Kulemann, *opus cité*, p. 99. Voir aussi Fritz Kater, *Wie wollen wir uns organisieren ?* [Comment allons-nous nous organiser ?], Berlin 1898.

<sup>11</sup> C'est ce que dit W. Kulemann, *opus cité*, p. 102.

dans le domaine de la lutte économique<sup>12</sup>. En septembre de la même année, le congrès du SPD à Iéna s'occupa du thème de la grève de masse politique, et il approuva une résolution favorable à la grève de masse à la suite d'un discours de Bebel<sup>13</sup>. Là-dessus, il y eut en février 1906, à la Maison des Syndicats de Berlin, une conférence secrète entre des représentants de la Commission Générale et de la direction du parti, laquelle garantit, à l'encontre du sens de la résolution du parti, qu'elle n'avait pas l'intention de propager la grève de masse, mais qu'au contraire elle voulait, pour autant que ce soit possible, chercher à la contrecarrer. C'était une omission, par la direction bureaucratique du SPD, de la volonté des adhérents qui s'était exprimée dans la résolution du congrès, omission qui anticipait en principe la "trahison des chefs ouvriers" d'août 1914. C'est tout naturellement que le rôle de critique des manifestations de ce type revint à la "Fédération Libre". Le compte rendu de cette séance parvint entre les mains des localistes; ils la publièrent tout d'abord dans leur organe de presse sous le titre "Un coup d'œil derrière les coulisses", et ensuite par un appel aux masses ouvrières organisées – qui étaient en effet ignorées – : "Surveillez vos tribuns!"<sup>14</sup>. Ils provoquèrent ainsi une grande agitation et beaucoup de bruit. Legien décréta, au Congrès de Mannheim du SPD en 1906, en réaction à tout cela : « Cette organisation n'a plus rien à voir avec la social-démocratie! »<sup>15</sup>. Rudoyée par le SPD et désabusée par les concessions de ce dernier au réformisme syndical, l'activité de la "Fédération Libre" consista avant tout désormais à clouer au pilori les tendances à l'adaptation dans le SPD et l'arbitraire bureaucratique dans la direction des deux organisations de masse prolétariennes<sup>16</sup>.

Un sentiment sensible d'insécurité programmatique gagna le mouvement du fait de cette rebuffade du SPD. On ne pouvait plus s'identifier sans réserve à la tactique du parti, et c'est dans cette situation que le courant anarchiste se mit en évidence dans la "Fédération Libre". Déjà au Congrès d'avril 1898, un délégué berlinois (Andreas Kleinlein<sup>17</sup>) avait demandé que l'on soit plus prévenant avec les anarchistes; mais le Congrès avait repoussé par seize voix contre onze la proposition d'accueillir dans l'organisation même des personnes qui n'auraient pas d'engagement social-démocrate<sup>18</sup>. Ce n'est qu'après le 29 juillet 1904, date de la mort de Gustav Kessler, qui avait forgé l'indépendance de la "Fédération Libre" comme avant-garde syndicale de la social-démocratie, que ce courant apparut. Le porte-parole qui, avec sa conception "anarcho-socialiste", détermina les objectifs de la "Fédération Libre" jusqu'en 1907 et qui prépara son passage du programme social-démocrate (1897) au programme syndicaliste révolutionnaire (1908), était le médecin berlinois Raphael Friedeberg<sup>19</sup>. Friedeberg était actif depuis les années quatre-vingt dans la social-démocratie, il avait collaboré au "Sozialistische

---

<sup>12</sup> Ici et pour la suite voir von Saurma-Jeltsch, *opus cité*, p. 46 sq. En particulier, les rapports historiques dans l'organe de la FAUD : "Der Syndikalist", 1<sup>o</sup> année (1919) n<sup>o</sup> 41 et n<sup>o</sup> 52 et 2<sup>o</sup> année (1920) n<sup>o</sup> 1 : *Parlamentarismus oder direkte Aktion? Dokumente aus der Geschichte des deutschen Syndikalismus, der deutschen Sozialdemokratie und der deutschen Zentralverbände* [Parlementarisme ou action directe? Documents tirés de l'histoire du syndicalisme allemand, de la social-démocratie allemande et des syndicats centralisés allemands].

<sup>13</sup> Procès-verbal sur les débats du Congrès du Parti Social-démocrate d'Allemagne, qui s'est tenu à Iéna du 17 au 23 septembre 1905, Berlin 1905 ; voir le discours de Bebel p. 285 sq., *Die Abstimmung der Massenstreik* [Le vote sur la grève de masse], p. 343.

<sup>14</sup> "Die Einigkeit" [L'union], 10<sup>o</sup> année (1906), n<sup>o</sup> 25. Voir aussi, concernant cette "indiscrétion" de l'"Einigkeit", Bebel lors du congrès de Mannheim ; voir le procès-verbal des débats du Congrès du SPD qui s'est tenu à Mannheim du 23 au 29 septembre 1906, Berlin 1906, p. 227 sq.

<sup>15</sup> Procès-verbal du SPD, Mannheim, p. 242.

<sup>16</sup> Un exemple de cette littérature de révélation : Karl Roche, *Aus dem roten Sumpf, oder : Wie es in einem nicht ganz kleinen Zentralverband hergeht* [Communication en provenance du marigot rouge, ou : comment ça marche dans un syndicat centralisé pas si petit que ça ?], Berlin 1909.

<sup>17</sup> Voir le texte de Kleinlein : *Der Syndikalismus in Deutschland* [Le syndicalisme en Allemagne], Bruxelles 1912.

<sup>18</sup> Voir W. Kulemann, *opus cité*, p. 99.

<sup>19</sup> Voir l'Appendice biographique.

Akademiker" [Universitaire Socialiste] (janvier 1885 – décembre 1896), et il fut le premier propriétaire à partir de janvier 1897 des "Sozialistische Monatshefte" [Cahiers Socialistes Mensuels], qui n'avaient pas encore à cette époque-là de tendance révisionniste. À cause de la conduite impuissante du SPD lors des restrictions en 1896 du droit de vote existant en Saxe, il en était arrivé au refus du parlementarisme, et lorsque Kessler commença en 1903 à manifester son antiparlementarisme par un éloignement croissant de la "Fédération Libre" d'avec le SPD, Friedeberg entra en contact avec les localistes<sup>20</sup>. Peu de jours après la mort de Kessler, le 4 août 1904, il se présenta au Cartel des Syndicats berlinois avec un rapport sur "Parlementarisme et grève générale"<sup>21</sup>. Ce rapport, bientôt diffusé sous forme d'ouvrage imprimé<sup>22</sup>, fut en même temps la contribution des localistes à la discussion sur la grève de masse dans le SPD. Pour Friedeberg, le mouvement ouvrier allemand était – comme pour les "Jungen" – "affadi" par la pratique du parlementarisme :

« La conception erronée de la nature de l'État, mais tout particulièrement la surestimation du parlementarisme, ont progressivement écarté le prolétariat du terrain de la véritable lutte des classes. La séparation du mouvement ouvrier en parti politique et en mouvement syndical, la neutralisation croissante consécutive des syndicats, qui voient presque exclusivement aujourd'hui leur unique tâche dans l'amélioration du contrat de travail, ont donné le coup de grâce à la lutte des classes. »<sup>23</sup>

Il apparaissait à Friedeberg que le système de représentation parlementaire cultivait nécessairement la paresse politique, entravait l'engagement personnel de l'ouvrier individuel : « Le parlementarisme ... repose sur le fait que je transfère à autrui ce que je veux exercer comme influence »<sup>24</sup>. Le parlementarisme, à son avis, n'avait pu apporter que de faibles améliorations à la condition ouvrière, mais son temps était dorénavant écoulé. Il s'agissait de développer l'initiative révolutionnaire individuelle à partir de maintenant :

« La véritable puissance du prolétariat repose sur le plus grand nombre possible de personnalités totalement libres, pénétrées de l'esprit de la lutte de classe : ce nombre ne peut jamais se former à partir du parlementarisme qui repose sur un système représentatif, mais plutôt à partir d'un mouvement syndical porté par l'esprit du socialisme...

Le développement spirituel et moral de la personnalité individuelle; l'organisation indépendante de la consommation et si possible de la production; les actions de masse avec la pleine responsabilité de chaque individu – grèves, fêtes du 1<sup>o</sup> mai, boycott –, voilà les conditions préalables de la libération définitive du prolétariat. La libération elle-même, l'abolition de la domination des classes, résultera de la grève générale. »<sup>25</sup>

Friedeberg considérait que le côté subjectif, la position de l'individu, dans la lutte prolétarienne d'émancipation, étaient examinés de manière plus approfondie chez les théoriciens anarchistes que chez les marxistes qui faisaient autorité à son époque. Il recommandait avec insistance la lecture de la presse anarchiste et des écrits de Kropotkine et autres<sup>26</sup>. On percevait partout dans les réflexions de Friedeberg – comme chez Gustav

<sup>20</sup> C'est ce que dit Fritz Kater dans une lettre du 6-11-1932 adressée au Dr. Max Nettlau dans : *Correspondance Fritz Kater -Max Nettlau*.

<sup>21</sup> Voir à ce sujet *Parlementarismus oder direkte Aktion ?* [Parlementarisme ou action directe ?] dans : "Der Syndikalist", 1<sup>o</sup> année (1919) n<sup>o</sup> 41.

<sup>22</sup> Raphael Friedeberg, *Parlementarismus und Generalstreik* [Parlementarisme et grève générale], Berlin sans date (1904) (Édition "Die Einigkeit"). Ce texte a paru en 1905 en traduction française, en 1907, hongroise, et au cours de la même année, suédoise. Voir la succession Nettlau, p. 198.

<sup>23</sup> *Ibidem* p. 31. Cité également par extraits dans : "Der Syndikalist" 1<sup>o</sup> année (1919), n<sup>o</sup> 41.

<sup>24</sup> Raphael Friedeberg, *Parlementarismus*, p. 20.

<sup>25</sup> Raphael Friedeberg, *Parlementarismus*, p. 32.

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 29.

Landauer – le malaise vis-à-vis du phénomène que l'on a appelé plus tard le "kautskysme" de la social-démocratie<sup>27</sup>. C'est en réaction à l'indolence du SPD dans l'action qu'il admit l'impulsion volontariste de l'anarchisme et qu'il chercha à en féconder l'idée de grève de masse qui était justement d'actualité au plus haut point. L'agitation de Friedeberg en faveur de la grève de masse et de la grève générale ne contribua pas peu au fait que le Congrès de Iéna du SPD (septembre 1905) mit la question de la grève de masse à son ordre du jour<sup>28</sup>. Son agitation mettait en effet toujours l'accent sur la grève générale qui devait être, selon les conceptions anarchistes, le prélude immédiat de la révolution sociale. Les oppositionnels radicaux, groupés dans le SPD autour de Rosa Luxemburg, avaient beaucoup de peine pour clarifier aux yeux des sociaux-démocrates la différence entre cette idée authentiquement anarchiste-syndicaliste et la grève de masse politique comme moyen de la lutte de classe<sup>29</sup>. Même dans l'agitation ultérieure de la "Fédération Libre", cette différenciation ne s'est jamais exprimée clairement.

Dans une autre grande réunion au Cartel des Syndicats à Berlin, en août 1905, à laquelle participaient environ 3000 personnes<sup>30</sup>, Friedeberg caractérisa de nouveau la propagande et le lancement de la grève générale comme la tâche la plus importante de l'époque pour le prolétariat allemand, et il demanda la formation d'un nouveau parti "anarcho-socialiste". C'est sous son influence que la "Fédération Libre" établit son nouveau programme qui fut entériné par son VII<sup>e</sup> Congrès (16-19 avril 1906) et dans lequel la revendication de la grève de masse ou la grève générale fut prise en compte. On revendiquait dans ce programme :

« La formation et le développement de syndicats qui mènent la lutte quotidienne visant à l'amélioration du niveau de vie et des conditions de travail, mais qui soutiennent aussi les entreprises visant à abolir la domination de classe, qui soient fondés selon la conception socialiste du monde et qui trouvent leur expression dans la propagande en faveur de l'idée de la grève de masse ou de la grève générale. »<sup>31</sup>

La phraséologie de cette formule programmatique générale coïncidait presque mot pour mot avec celle de la "Confédération Générale du Travail" (CGT) qui apparut dans la Charte d'Amiens du mois d'octobre de la même année. Cependant, une profession de foi formelle en faveur l'idée du syndicalisme révolutionnaire ne l'accompagnait pas encore à cette époque (1906). Quand, en 1907, des appels répétés à la fondation d'un parti radical de gauche se produisirent et quand on en arriva au refus de soutenir les candidats sociaux-démocrates dans la lutte électorale<sup>32</sup>, la relation tendue de la "Fédération libre" avec le SPD s'acheminait vers

<sup>27</sup> Voir plus haut le paragraphe relatif à la critique du SPD par Gustav Landauer. Friedeberg anticipe dans une certaine mesure la critique du SPD par Landauer dans un essai : *Historische Materialismus und Klassenkampf* [Matérialisme historique et lutte des classes] d'avril 1907 dans lequel il exposait entre autres : « Plus les influences matérielles et les données d'expérience psychiques sont domptées dans le cerveau humain, plus le cerveau humain se rend indépendant, et plus le marxisme devient faux, plus le matérialisme historique sera remplacé par un "psychisme historique" ; et plus les facteurs psychiques, qui luttent petit à petit contre le pouvoir matériel en tant que pouvoir autonome, deviennent déterminants. Le psychisme historique veut dire que les relations spirituelles exercent de leur côté la force la plus puissante sur les rapports matériels... ». Cité par Max Nettlau, *succession*, p. 199 B.

<sup>28</sup> Voir à ce sujet Carl E. Schorske, *German Social Democracy 1905-1917, the Development of the Great Chism*, Cambridge-Massachusetts, 1955, p. 49.

<sup>29</sup> Voir à ce sujet Clara Zetkin lors du Congrès du parti à Iéna : « Alors que la grève de masse politique exige la concentration de la puissance respectivement politique, économique, intellectuelle et morale, disponible du prolétariat sur un objectif entièrement déterminé, strictement limité, la grève générale anarchiste veut chambouler tout l'ordre capitaliste au moyen par la cessation générale du travail ». Voir le Procès-verbal relatif aux débats du congrès du SPD qui s'est tenu à Iéna du 17 au 23 septembre 1905, Berlin 1905, p. 334.

<sup>30</sup> Voir W. Kulemann, *opus cité*, p. 104. Voir aussi "Der Syndikalist", 1<sup>o</sup> année (1919), n<sup>o</sup> 41.

<sup>31</sup> Programme de la "Fédération Libre des Syndicats Allemands" et la résolution concernant les grèves et les lock-out avec exposé des motifs, publiés par la Commission Commerciale, Berlin 1906, p. 3. Les passages les plus importants se trouvent également chez W. Kulemann, *opus cité*, p. 1054 sq.

<sup>32</sup> Voir par exemple "Die Einigkeit", 11<sup>o</sup> année (1907), n<sup>o</sup> 28. Voir aussi W. Kulemann, *opus cité*, p. 107.

l'épreuve de vérité. Le Congrès d'Essen du SPD (septembre 1907) condamna « la forme d'agitation menée par de nombreux membres des syndicats localistes en contradiction avec le programme du parti »<sup>33</sup>; il les invitait à entrer résolument dans les syndicats centralistes et il mandatait le Comité Directeur du parti pour des négociations ultérieures. Étant donné que la Commission Commerciale de la "Fédération Libre", conformément aux résolutions de son VII<sup>e</sup> Congrès, repoussa des négociations ultérieures, le Comité Directeur du parti s'adressa directement aux syndicats professionnels. Rocker relate<sup>34</sup> des formulations sous forme d'ultimatum, qui n'apparaissent naturellement pas dans les textes officiels, mais qui sont totalement vraisemblables dans la pratique des négociations. Dans cette situation, la Commission Commerciale convoqua un congrès extraordinaire en février 1908. C'est comme porte-parole de la majorité serrée du Congrès qui était contre la fusion avec les syndicats centralisés que se présenta le maçon Fritz Kater<sup>35</sup>, lequel avait été en étroit contact avec les "Jungen"<sup>36</sup> en tant que rédacteur de la "Magdeburger Volksstimme" [Voix du Peuple de Magdebourg], et qui, lors du Congrès d'Erfurt du SPD, avait voté contre leur exclusion; il avait été pendant de longues années l'homme de confiance des maçons avant d'effectuer avec Gustav Kessler en 1897 la fondation de la "Fédération Libre" dont il fut nommé le plus haut responsable à l'organisation professionnelle à partir de 1903. Kater avait repoussé des offres pour prendre un poste élevé de fonctionnaire dans le parti ou dans les syndicats centralisés et il sortit du SPD en 1908 après vingt ans en qualité de membre actif, étant donné que – comme il l'exposa au Congrès – la social-démocratie, sous l'influence des syndicats centralisés, avait abandonné dans la pratique la partie fondamentale du programme d'Erfurt. La pratique du syndicalisme révolutionnaire français, que l'on discuta dans de nombreux pays européens après le Congrès d'Amiens (1906)<sup>37</sup> de la CGT, sembla à Kater être la plus conforme aux vieilles revendications social-révolutionnaires; elle lui apparut « comme une nouvelle révélation »<sup>38</sup>. Son discours au Congrès fut le virage définitif de la "Fédération Libre" vers le syndicalisme révolutionnaire, bien que Kater lui-même n'ait pu complètement se détacher idéologiquement de la social-démocratie qu'après la Première Guerre mondiale sous l'influence de Rudolf Rocker<sup>39</sup>. Il donnait les méthodes de lutte de classe de la CGT en exemple dans son discours du Congrès<sup>40</sup> :

« Le combat ne peut pas ... à leur avis être mené par la participation à la législation; ils n'entendent pas en cela qu'ils doivent n'appartenir à aucun parti, mais ils

<sup>33</sup> Procès-verbal sur les débats du Congrès du Parti Social-démocrate d'Allemagne, qui s'est tenu à Essen du 15 au 21 septembre 1907, Berlin 1907, p. 409.

<sup>34</sup> Rudolf Rocker, *Biographie de Fritz Kater*, p. 15, fait état de l'ultimatum du Congrès d'Essen adressé à la "Fédération Libre" pour qu'elle se rattache aux syndicats centralisés dans un délai d'un an ; en cas de non-respect de cet ultimatum, les dirigeants de cette organisation seront exclus du SPD.

<sup>35</sup> Voir l'Appendice biographique.

<sup>36</sup> Voir à ce sujet Rudolf Rocker, *Biographie de Fritz Kater*, p. 11. Rocker fait état par exemple du fait que Kater s'était vu refuser une aide financière par la direction du SPD lorsqu'en 1891 il avait dû purger une détention pour motifs politiques étant donné qu'« il sympathisait trop souvent avec les "Jungen" ». Kater avait refusé un mandat au Reichstag « parce qu'il ne pensait pas que l'on puisse réformer un État militaire comme l'Allemagne par des moyens parlementaires » ? (*ibidem* p. 12).

<sup>37</sup> Voir à ce sujet Eigen Naef, *Zur Geschichte des französischen Syndikalismus* [Histoire du syndicalisme français], Zurich 1953, p. 75. Et aussi : Colette Chambelland, *Le syndicalisme ouvrier français*, Paris 1956, p. 37 sq. Lors du congrès d'Amiens, le syndicalisme révolutionnaire s'imposa en France contre le syndicalisme réformiste et il domina au moins jusqu'en 1912. La Charte d'Amiens, qui fut adoptée par ce congrès, est le programme classique du mouvement syndical français. Elle est encore reconnue aujourd'hui - avec quelques coupes dans le pathos révolutionnaire - comme la base du travail socialiste dans les syndicats.

<sup>38</sup> Rudolf Rocker, *Biographie de Fritz Kater*, p. 16.

<sup>39</sup> Rocker décrit cette conversion définitive de Kater pendant une période de détention passé en commun en 1920 dans la prison de Berlin dans ses *Mémoires* : Rudolf Rocker, *Memoiren* vol. II, p. 135 sq.

<sup>40</sup> Voir "Einigkeit" 12<sup>e</sup> année (1908), n<sup>o</sup> 5. Publication indépendante : Programme de la "Fédération Libre des Syndicats Allemands" et Résolution concernant les grèves et les lock-out avec exposé des motifs, Berlin 1908.

veulent dire qu'il faut mener la lutte de classe dans le domaine économique par la grève générale, *l'action directe*<sup>(\*)</sup>, le sabotage, ce que l'on appelle la résistance passive, etc.. »<sup>41</sup>

Si l'on comprend bien les résolutions prises lors du VII<sup>e</sup> Congrès, la "Fédération Libre" ne se différenciait en aucune façon des syndicats révolutionnaires français et italiens. Mais en même temps, Kater refusait l'étiquette de "Syndikalismus", car : « Nous n'avons pas besoin d'affubler nos syndicats allemands de noms en langue étrangère »<sup>42</sup>. Avec cette fondation prosaïque, Kater dissimulait sans doute tout simplement ses craintes pour la persistance de l'organisation. C'est à cause de ces craintes qu'il en vint à la rupture avec Friedeberg, lequel avait évolué « vers la gauche », c'est-à-dire tout à fait vers l'anarchisme. Kater pensait – surtout dans une situation où une très forte minorité était pour l'incorporation de la "Fédération Libre" dans les syndicats centralisés – ne pas pouvoir exiger de la masse des adhérents, qui était, tout comme auparavant, enracinée dans la tradition social-démocrate, un tel changement brusque de raison sociale, sans mettre en danger l'existence de l'ensemble du mouvement<sup>43</sup>. Et en effet, le Congrès en arriva à la scission; le vote donna 91 voix contre la dissolution de la "Fédération Libre" et 48 pour. Sur les 17 000 membres environ que comptait la "Fédération Libre" en 1907, 8 000 en gros passèrent aux syndicats centralisés; et parmi eux, la "Fédération Libre des Maçons" qui avait été jusque-là le plus fort groupe professionnel des localistes<sup>44</sup>; les 9 000 autres environ se reconnurent dans le programme orienté vers le syndicalisme révolutionnaire, présenté dans les discours au Congrès de Kater. Le nombre d'adhérents continua à évoluer à la baisse jusqu'à la première guerre mondiale; il était d'environ 6 000 en 1914<sup>45</sup>. L'intense activité de propagande de l'organisation fut renforcée à partir d'octobre 1911 par un autre organe de presse, qui parut dans la maison d'édition de Kater à Berlin sous le nom de "Der Pionier"<sup>46</sup> [Le Pionnier]. Le rédacteur en chef de cette feuille, Fritz Köster, qui avait déjà travaillé avec Kater à la "Magdeburger Volksstimme", journal oppositionnel au sens des "Jungen", et qui avait appartenu ensuite aux "Socialistes Indépendants", annonçait dans l'introduction programmatique de sa feuille :

« Mais nous vous apporterons la preuve que c'est vous, les chefs sociaux-démocrates, qui avez détourné la doctrine si simple du socialisme et qui avez encouragé les masses dans l'illusion que c'est par vous, par vos représentants, par le rafistolage légal, que le peuple pourra être délivré de ses peines. Exactement de même que l'Église et que les prêtres ont saboté la doctrine fondamentale du christianisme et qu'ils ont livré les croyants aux puissants, vous avez assassiné avec la même infamie les instincts

---

(\*) En français dans le texte (NdT).

<sup>41</sup> *Ibidem*, p. 12.

<sup>42</sup> *Ibidem*, p. 12.

<sup>43</sup> Voir à ce sujet la lettre de Kater à Max Nettlau : « À cause de la responsabilité de notre mouvement, je ne pouvais et ne devais pas participer à de tels sauts soudains. En tant que président responsable d'un mouvement et homme de confiance de ses plusieurs milliers de membres, j'ai été obligé de me dire que si le mouvement ne doit pas être complètement démantelé brutalement, la position intellectuelle prise en 1904 et 1905 doit s'enraciner en grande partie dans le mouvement d'ensemble... Si moi et mes amis proches n'avions pas agi de la sorte, je parie à mille contre un qu'il n'y aurait pas de mouvement anarcho-syndicaliste aujourd'hui en Allemagne, et pas d'IAA non plus ». Lettre de Fritz Kater au Dr Max Nettlau du 6 novembre 1932 dans : *Correspondance* Fritz Kater -Max Nettlau.

<sup>44</sup> Voir Procès-verbal sur les débats du Congrès du Parti Social-démocrate d'Allemagne, qui s'est tenu à Nuremberg du 13 au 19 septembre 1908, Berlin 1908, p. 17 sq. La "Fédération Libre des Maçons" passa avec 2112 membres au syndicat centralisé. Environ une centaine d'hommes resta dans la "Fédération Libre" et ils fondèrent un nouveau syndicat local à Berlin.

<sup>45</sup> Concernant ces données chiffrées comme pour les suivantes, il s'agit en général d'interpolations effectuées à partir de différentes informations qui sont parfois très contradictoires.

<sup>46</sup> "Der Pionier, unabhängiges Sozialrevolutionäres Organ" [Le Pionnier, organe social-révolutionnaire indépendant], 1<sup>o</sup> année (1911)sq.

révolutionnaires chez les masses, et vous vous sentez comme les soutiens stipendiés du système exactement de la même façon que vos collègues noirs de l'Église. »<sup>47</sup>

Le style de la feuille était beaucoup plus agressif que celui de la "Einigkeit" et il était empreint d'une manière indéniable d'anarchisme. On en arriva même à des tensions, qui avaient des causes idéologiques et personnelles, entre Fritz Kater, en tant que rédacteur en chef de la "Einigkeit" et l'anarchiste plus radical Fritz Köster<sup>48</sup>, tensions qui produiront encore plus tard un effet de désintégration à l'intérieur de la FAUD. Dans l'agitation ultérieure de la "Fédération Libre", jusqu'à l'éclatement de la Première Guerre mondiale, la propagande anti-religieuse prit une place importante. Et également – selon la méthode diffusée dans le syndicalisme révolutionnaire français sous le mot d'ordre de "malthusianisme" – le travail d'explication sur la limitation des naissances prolétarienne. Enfin, la propagande anti-militariste fut intensifiée, en liaison permanente avec le Bureau Anti-militariste International, fondé par Domela Nieuwenhuis à Amsterdam, ce qui eut pour conséquence que la "Einigkeit" et "Der Pionier", de même que le "Freie Arbeiter" des anarchistes, furent interdits dès la mi-août 1914. L'agitation de la "Fédération Libre", qui était infime à côté des associations du SPD qui comptaient des millions de membres et des "Syndicats Libres", n'atteignait pas de vastes cercles. On ne pouvait pas non plus prétendre que, grâce à elle, le syndicalisme révolutionnaire de style latin avait pris pied en Allemagne<sup>49</sup>; ce furent avant tout – comme cela devint particulièrement manifeste au vu de l'attitude de Kalter en 1908 – des sociaux-démocrates assurément déçus mais, tout comme auparavant, authentiques, qui, avec un certain soutien du camp anarchiste dans une situation caractérisée par le manque d'orientation (après l'exclusion du SPD), recoururent à la nouvelle théorie politique qui était la plus proche, et qui se réunirent sous ce nouvel emblème. Le syndicalisme révolutionnaire ne joua en Allemagne un rôle indépendant qu'après 1918 – au moment où, en France, il avait déjà fini de jouer son rôle et où il s'était retiré devant le syndicalisme réformiste qui avait une pratique proche de celle des syndicats centralisés allemands<sup>50</sup>.

## b) La sociologie critique du parti de Robert Michels

Ce n'est pas en effet dans le cadre organisationnel de la "Fédération Libre", mais en liaison avec elle, et à partir du même sentiment d'insatisfaction révolutionnaire vis-à-vis du SPD, que l'accueil intellectuel de la théorie syndicaliste révolutionnaire se produisit en

---

<sup>47</sup> "Der Pionier", 1<sup>o</sup> année (1911) n<sup>o</sup> 1. Au cours des quatre années du "Pionier", il a paru des contributions entre autres de D. F. Nieuwenhuis, B. Wille, J. Most, P. Kropotkine, p. Ramus, F. Brupbacher, F. Oerter.

<sup>48</sup> Voir à ce sujet Fritz Köster dans "Die Schöpfung" [La Création], 1<sup>o</sup> année (1921), n<sup>o</sup> 59.

<sup>49</sup> L'influence directe du syndicalisme révolutionnaire français a été minime et sa connaissance superficielle. Voir à ce sujet la bibliographie dans "Die Einigkeit", 17<sup>o</sup> année (1913) n<sup>o</sup> 17, supplément. Cette bibliographie ne comporte qu'une seule brochure se rapportant au syndicalisme révolutionnaire français : F. Challaye *Revolutionärer und reformistischer Syndikalismus*, Tübingen 1913. Il s'y est ajouté au cours de la même année l'exposé publié comme cours d'habilitation pour l'université de Leipzig : Kurt a. Gerlach, *Theorie und Praxis des Syndikalismus*, Leipzig 1913. Voir à ce sujet "Die Einigkeit" 18<sup>o</sup> année (1914), n<sup>o</sup> 3, supplément. Ces textes n'ont été connus que dans un cercle étroit de militants de la "Fédération libre".

<sup>50</sup> En France, la minorité révolutionnaire se sépara en décembre 1921 du tronc de la CGT et elle se constitua en "Confédération Générale du Travail Unitaire" (CGTU). Voir Colette Chambelland, *opus cité*, p. 59 sq.

Allemagne<sup>1</sup> par l'intermédiaire du docteur Robert Michels<sup>2</sup>. Sa sociologie critique du parti, dans ce contexte, est avant tout intéressante – comme la critique du SPD de la part de Landauer – en tant que réaction au renforcement et à la bureaucratisation croissante de la social-démocratie allemande. Michels, qui était actif depuis 1902 dans le SPD, fut en contact amical permanent, à partir du début de 1904, avec les théoriciens intellectuels du syndicalisme révolutionnaire français gravitant autour de Georges Sorel<sup>3</sup>. Au cours des années de son activité dans le mouvement ouvrier allemand (1902-1907), il constitua à Marbourg/Lahn le centre d'un groupe oppositionnel dans le SPD, qui se réunissait autour « de l'accent mis sur un idéalisme plus vivant dans le parti, de la négation des partis centristes et de la politique des alliances, du refus du parlementarisme ainsi que de l'appel passionné à la jeunesse »<sup>4</sup>. Ce groupe, qui ne jouait pas un rôle notable à l'intérieur de l'organisation social-démocrate, avait les sympathies des radicaux de gauche réunis dans le SPD autour de Rosa Luxemburg. Le rapport de Michels vis-à-vis de l'organisation qui correspondait le mieux à ses aspirations – la "Fédération Libre" – oscillait entre attraction et répulsion, de la même manière que celui des théoriciens intellectuels (Sorel, Lagardelle, Berth) en France vis-à-vis des praticiens militants (Pouget, Pelloutier, etc.) et du mouvement lui-même<sup>5</sup>. En 1906, il reconnut à l'égard des localistes que l'esprit qui vivait dans ces syndicats était tout à fait socialiste. Le syndicaliste à la mentalité bourgeoise, « ce phénomène fréquent dans les syndicats neutres centralisés », ne pouvait se rencontrer que de façon isolée chez eux dont les institutions d'assistance n'étaient développées que de manière extrêmement faible et sur des fondements de principe<sup>6</sup>. En février de la même année, il constata, lors d'un congrès syndical international à Paris, la situation d'impuissance, par rapport aux puissantes associations syndicales centralisées, du mouvement allemand des localistes, qui était le plus proche, pour ce qui concerne les principes du fédéralisme et de l'action directe de masse, du syndicalisme révolutionnaire français<sup>7</sup>. Rétrospectivement, son jugement sur la "Fédération Libre" était encore plus sévère; elle « ne pouvait compter sur aucune grande personnalité, elle manquait complètement d'énergie et elle n'avait à chaque fois d'existence réelle que "localement" »<sup>8</sup>. Il ne reconnaissait pas le docteur Friedeberg comme un théoricien socialiste. Le psychisme anti-marxiste de Friedeberg et son

---

<sup>1</sup> L'accueil intellectuel a eu lieu dans "Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik" édité par Max Weber et Werner Sombart. Voir : Hubert Lagardelle (un élève favori de Sorel à côté d'Édouard Berth) : *Die syndikalistische Bewegung Frankreichs* [Le mouvement syndicaliste révolutionnaire de France], vol. XXVI (1908) ; *Die gegenwärtige Lage des Syndikalismus* [La situation actuelle du syndicalisme révolutionnaire], *ibidem*. Christian Cornelissen (éditeur du "Bulletin International du Mouvement Syndicaliste" et collaborateur permanent de "Die Einigkeit") *Die neuste Entwicklung des Syndikalismus* [L'évolution la plus récente du syndicalisme révolutionnaire], vol. XXXVI (1913).

<sup>2</sup> Pour la biographie politique de Robert Michels, voir la postface de Werner Conze à la réimpression de la seconde édition de : Robert Michels, *Soziologie des Parteiwesens* [Sociologie du système des partis].

<sup>3</sup> Voir Robert Michels : *Eine syndikalistisch gerichtete Unterströmung im deutschen Sozialismus (1903-1907)* [Une lame de fond de tendance syndicaliste révolutionnaire dans le socialisme allemand (1903-1907)] dans : *Festschrift für Carl Grünberg zum 70. Geburtstag* [Publication en hommage à Carl Grünberg pour son 70<sup>e</sup> anniversaire], Leipzig 1932, p. 343 sq.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 353.

<sup>5</sup> Voir à ce sujet de préférence : Robert Goetz-Girez, *La pensée syndicale française, militants et théoriciens*, Paris 1948, p. 30 sq.

<sup>6</sup> Robert Michels, *Die deutsche Sozialdemokratie, 1. Parteimitgliedschaft und Zusammensetzung* [La social-démocratie allemande, 1. Appartenance à un parti et composition], dans : "Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik", vol. XXIII (1906), p. 497.

<sup>7</sup> S. H. Lagardelle, A. Labriola, R. Michels, *Syndicalisme et socialisme*, Paris 1908. On y trouve le discours de Michels (p. 21-34) : *Le Syndicalisme et le Socialisme en Allemagne*, Paris 1908. Le discours de Michels a été publié aussi en langue allemande dans l'organe de la "Fédération Libre" : voir "Die Einigkeit", 10<sup>e</sup> année (1906), n<sup>o</sup> 21-25.

<sup>8</sup> Robert Michels : *Eine syndikalistisch gerichtete Unterströmung im deutschen Sozialismus, loc. cit.*, p. 361.



idée de la grève générale anti-parlementaire ont été trop étroits et en même temps trop improvisés et trop peu achevés pour exercer un fort effet centripète<sup>9</sup>.

Pour Michels lui-même, la formulation de nouvelles idées programmatiques était moins importante que l'explication de la disproportion entre les dimensions gigantesques du parti ouvrier allemand et son impuissance révolutionnaire<sup>10</sup>. En tant que jeune intellectuel bourgeois à l'état d'esprit radical qui a rejoint SPD, il se heurta bientôt partout dans la pratique politique à l'indolence des masses ouvrières et au pouvoir discrétionnaire du sommet bureaucraté de l'organisation. En France, c'est avant tout la déception provoquée par l'activité parlementaire du mouvement ouvrier, caractérisée sous le nom de Millerand, qui a conduit à la renaissance du syndicalisme révolutionnaire à partir de 1904 environ<sup>11</sup>. Michels comprit, de manière totalement similaire, son activité oppositionnelle dans le SPD comme « une réaction organique suscitée par le dégoût de la politique du parti et de ses conséquences, une rébellion contre la médiocrité de la direction professionnelle du parti ... une lutte de l'idéologie contre la fin en soi qu'est devenue l'organisation »<sup>12</sup>. C'est à partir de cette attitude fondamentale qu'il entreprit l'analyse critique de la social-démocratie allemande. Dans un premier essai volumineux de l'année 1906<sup>13</sup>, il en arriva, en connexion avec la critique originaire du cercle des "Jungen"<sup>14</sup>, à l'observation du caractère petit bourgeois du SPD de l'époque. Celui-ci ne doit cependant pas être expliqué – à la manière de la critique des "Jungen" – par l'affluence de masse des couches sociales petites bourgeoises; Michels met au contraire en évidence, avec son matériau statistique sur les associations, que, en comparaison avec le mouvement ouvrier italien par exemple, la social-démocratie possède une très grande "homogénéité sociale" prolétarienne. Il attribue un certain rôle dans le processus d'"embourgeoisement" à ces gens « qui, grâce à la lutte salariale de la classe ouvrière et aux représailles politiques du patronat, ont été transformés en petites personnes indépendantes, en "petits bourgeois" »<sup>15</sup>. Mais la cause principale de ce processus ne doit pas être cherchée dans ce phénomène. Elle consiste dans le fait que le parti social-démocrate aussi bien que les syndicats ont un besoin, qui correspond à leur gigantisme, « d'hommes qui trouvent leur profession exclusive à servir ces machines-monstres : rédacteurs de presse, secrétaires du parti, comptables, libraires et autres fonctionnaires »<sup>16</sup>. Dans l'appareil bureaucraté du parti ou des syndicats, les meilleurs éléments du prolétariat connaissent une « métamorphose radicale de leurs fonctions sociales »<sup>17</sup>. De "travailleurs manuels", ils deviennent des "travailleurs intellectuels", et ce changement de statut social les éloigne nécessairement du prolétariat, les fait passer dans la "petite bourgeoisie", et dans des cas exceptionnels dans la "moyenne bourgeoisie".

Michels, après sa sortie du parti qui se produisit en 1907, essaya, dans un autre essai détaillé<sup>18</sup>, de montrer les conséquences que cet « embourgeoisement à travers l'appareil bureaucraté du parti » avait pour la tactique politique du SPD et pour sa position dans le socialisme international. Il constate un renversement pour ce qui concerne l'importance internationale du SPD : on passe tout simplement de son caractère exemplaire, qui a duré des

<sup>9</sup> Robert Michels : *Eine syndikalistisch gerichtete Unterströmung im deutschen Sozialismus*, loc. cit., p. 360.

<sup>10</sup> Il a comparé à l'occasion de façon radicale la social-démocratie à un géant qui n'était pas en mesure, malgré ses membres, de mettre enceinte une vierge. *Ibidem*, p. 350.

<sup>11</sup> Voir Eugen Naef, *opus cité*, p. 42 sq.

<sup>12</sup> Robert Michels : *Eine syndikalistisch gerichtete Unterströmung im deutschen Sozialismus*, loc. cit., p. 353.

<sup>13</sup> Robert Michels, *Die deutsche Sozialdemokratie*, loc. cit.

<sup>14</sup> Il cite *Klassenkampf in der Sozialdemokratie* [La lutte de classe dans la social-démocratie] (1892) de Hans Müller ; *ibidem*, p. 550.

<sup>15</sup> Robert Michels, *Die deutsche Sozialdemokratie*, loc. cit., p. 353.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 541.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 541.

<sup>18</sup> Robert Michels, *Die deutsche Sozialdemokratie im Internationalen Verbands. Eine kritische Untersuchung* [La social-démocratie allemande dans le cadre international. Une analyse critique], dans : "Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik", vol. XXV (1907), p. 148 sq.

années, comme parti ouvrier en Europe à la perte de toute force de rayonnement sur le prolétariat européen. Bien que « le parti de loin le plus grand, le plus puissant, le plus riche, le plus strictement organisé, du prolétariat international »<sup>19</sup>, il n'est politiquement pas moins impuissant que n'importe lequel de ses partis-frères plus faibles. Michels démontre ce renversement du SPD, de l'avant-garde à l'arrière-garde du mouvement ouvrier international, par l'attitude de celui-ci à l'égard des deux nouvelles idées rajeunissantes dans le socialisme international, peu après le tournant du siècle : l'idée de la grève générale et l'anti-militarisme prolétarien. La social-démocratie allemande fut le parti ouvrier en Europe qui se ferma le plus âprement à ces deux idées. La stagnation social-révolutionnaire du mouvement ouvrier allemand est déterminée par des facteurs extérieurs comme l'existence « d'une classe féodale qui possède une singulière conscience de soi et un savoir-faire politique », la présence d'un « corps de fonctionnaires fidèlement dévoué » à cette classe, et l'absence d'un « véritable libéralisme bourgeois » comme précurseur du prolétariat, etc.<sup>20</sup>. Mais la raison la plus profonde de la faiblesse du SPD réside « dans la quintessence de parti politique de la social-démocratie elle-même, en tant que parti exclusif de lecteurs de journaux et d'électeurs, doté d'un grand appareil bureaucratique »<sup>21</sup>, qui est incapable d'accueillir des idées nouvelles – et même, dans le cas de la grève générale, des idées spontanéistes, et donc ayant pour objectif de faire bouger la base de masse.

C'est dans l'expérience pratique, que Michels connut avec le SPD de 1902 à 1907, qu'il trouva la compréhension du caractère oligarchique – qu'il estimait de manière négative – d'un parti de masse moderne et c'est cette compréhension qu'il hypostasie ensuite, dans son œuvre parue en 1911, "Contribution à la sociologie de la nature du parti", sous la forme d'« une loi d'airain de l'oligarchie »<sup>22</sup>. Bien que les catégories sociologiques, relatives aux groupements, de cette œuvre<sup>23</sup>, qui est de manière prédominante descriptive, soient encore dans une certaine mesure grossières, celle-ci est pourtant reconnue généralement aujourd'hui comme un travail de pionnier incontesté<sup>24</sup>. Le caractère symptomatique de cette œuvre est important dans le contexte de cet exposé; il indique la fin du processus de bureaucratisation du SPD et il pose avec insistance la question de la démocratie interne dans le parti, qui créa ensuite, au cours de la première guerre mondiale, la disposition psychologique pour la naissance des organisations communistes de gauche et syndicalistes révolutionnaires. À partir de ses hypothèses syndicalistes révolutionnaires, Michels a fait dans sa sociologie critique du parti, sous une forme différente et plus précise, ce que Gustav Landauer avait commencé, à partir de ses fondements anarchistes, dans son "Appel en faveur du socialisme"; les deux œuvres sont les principales pièces de la critique de gauche non marxiste au SPD avant la première guerre mondiale. On peut admettre avec certitude que les analyses de Michels étaient connues des chefs intellectuels du syndicalisme révolutionnaire et du communisme de gauche après 1918<sup>25</sup>. Plus étonnant est le fait que déjà avant la guerre mondiale, dans des cercles

<sup>19</sup> Robert Michels, *ibidem*.

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 229 sq.

<sup>21</sup> *Ibidem*, p. 229.

<sup>22</sup> Robert Michels *Zur Soziologie des Parteiwesens in der moderne Demokratie, Untersuchung über die oligarchischen Tendenzen des Gruppenlebens* [Contribution à la sociologie de la nature du parti dans la démocratie moderne. Analyse des tendances oligarchiques dans la vie de groupe], Stuttgart 1925.

<sup>23</sup> Dans son essai de l'année 1906 sur le SPD, inséré dans sa monographie, Michels s'efforce toujours d'apporter des preuves empiriques et statistiques relatives aux groupements.

<sup>24</sup> Voir à ce sujet Werner Conze dans : Robert Michels, *Soziologie des Parteiwesens*, p. 379-406. L'analyse de Michels est la première étude sociologique relative aux groupements après celle d'Ostrogorski, *La Démocratie et l'Organisation des Partis politiques*, Paris 1903.

<sup>25</sup> Voir par exemple "Arbeiterpolitik", 1<sup>o</sup> année (1916), n<sup>o</sup> 56, c'est-à-dire l'organe des radicaux de gauche de Brême : « Le destin de tout leadership dans l'histoire a fait aussi ses preuves avec la bureaucratie du mouvement ouvrier. D'abord des hommes de confiance et des chefs occasionnels en paroles et en actes, ensuite détenant un leadership permanent, le fonctionnariat, de serviteurs ils sont devenus les maîtres. Cela fait déjà plusieurs années

d'adhérents à la social-démocratie plus larges, des voix s'exprimèrent qui critiquèrent le phénomène de bureaucratisation d'une manière qui était assurément moins brillante que les exposés de Michels mais qui concordait complètement avec eux au départ. C'est ainsi qu'un orateur rendait compte, dans la discussion au Congrès du parti de Iéna (septembre 1913), de l'opinion qui était largement répandue dans les ateliers et les usines : « Nos chefs se sont déjà trop rapprochés des idéaux bourgeois, ils essaient de freiner »<sup>26</sup>. Un autre orateur, lors du même congrès, tenta d'expliquer pourquoi « la vie interne du parti était devenue insatisfaisante »<sup>27</sup> :

« Du fait de la concentration de l'organisation, du fait de la centralisation que nous avons copiée sur les syndicats, les camarades ont perdu naturellement toute vue d'ensemble et c'est le fonctionnaire ou le secrétaire qui devient de plus en plus celui qui maîtrise seul tout le mécanisme; c'est en cela qu'il devient une personne autoritaire... Il s'ajoute encore à cela que les camarades peuvent compter sur le fait que leur fonctionnaire dirigera tout pour le mieux et qu'ils n'auront pas besoin de se soucier autant des choses. Nous attendons la consigne du commandement de district, et l'on se mobilise quand elle est donnée, mais pas avant. Étant donné que l'on compte sur l'initiative des fonctionnaires administratifs et de la direction du parti, l'initiative des organisations et des membres est limitée. »<sup>28</sup>

Le malaise latent des membres de la social-démocratie à l'égard de leurs dirigeants, qui s'est manifesté par ces voix en septembre 1913, s'empara bientôt, après "la trahison des chefs ouvriers" en août de l'année suivante, de grands cercles ouvriers et il se transforma finalement, à l'intérieur du mouvement ouvrier, en une force politique motrice.

## **4. La tendance spontanéiste dans le mouvement ouvrier**

### **a) Les prémisses de la spontanéité chez Rosa Luxemburg**

La critique marxiste, au sens des deux mouvements de rénovation, ainsi que Robert Michels les nommait, dans le mouvement ouvrier international de la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle – à savoir l'idée de la grève de masse politique et l'anti-militarisme prolétarien – a été représentée à l'intérieur du SPD avant tout par Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht<sup>1</sup>. C'est dans la discussion, qui fut menée avec véhémence de 1904 jusqu'à 1906 dans le SPD, à propos de la grève de masse politique, qu'émergèrent tout d'abord les principes politiques dont le

---

que l'on a attiré l'attention sur cette évolution. L'ancien camarade, qui fut ensuite un écrivain syndicaliste, Robert Michels (en ce moment professeur de sociologie en Italie) a étudié dans une analyse cinglante la psychologie du leadership ouvrier, et en effet il n'y a là absolument aucun résultat positif pour le mouvement ouvrier ».

<sup>26</sup> Procès-verbal sur les débats du Congrès du Parti Social-démocrate d'Allemagne, qui s'est tenu à Iéna du 14 au 20 septembre 1913, Berlin 1913, p. 287.

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 246.

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 247.

<sup>1</sup> L'exposé qui suit n'a pas la prétention d'être une présentation systématique d'ensemble de la pensée politique de Rosa Luxemburg d'avant 1914, mais il met délibérément en évidence seulement les principes de sa théorie politique qui sont importants pour la naissance et le développement du communisme de gauche ultérieur. Voir, pour compléter, les travaux de Paul Fröhlich et depuis peu ceux de Peter Nettl. Pour ce qui concerne l'antimilitarisme prolétarien qui ne peut pas être pris en compte dans ce travail, voir S. Bartel, *Die Linken in der deutschen Sozialdemokratie im Kampf gegen Militarismus und Krieg* [L'aile gauche de la social-démocratie allemande en lutte contre le militarisme et la guerre], Berlin, 1958.

développement ultérieur – en particulier durant la première guerre mondiale – conduisit aux revendications tactiques du communisme de gauche après 1918. Bien que leur préconisation sans restriction de la grève politique de masse et leur attitude d'opposition radicale valurent à Rosa Luxemburg et à ses compagnons de lutte le reproche d'"anarcho-socialisme", et plus tard de "syndicalisme révolutionnaire", la tradition du communisme de gauche, qui a été fondée par eux avant la guerre mondiale, n'a pas de point de contact direct avec la tradition du radicalisme plus ancien, de la tendance anarchiste et syndicaliste révolutionnaire, dans le mouvement ouvrier allemand. Rosa Luxemburg<sup>2</sup>, qui, lorsqu'elle était étudiante dans l'émigration suisse, conquit un rôle dirigeant dans le mouvement ouvrier polonais, et fit partie des fondateurs de la social-démocratie polonaise, s'établit en 1897 en Allemagne et elle y compta, en très peu de temps, parmi les porte-parole intellectuels qui menaient la lutte contre la tendance révisionniste grandissante dans la social-démocratie. C'est dans ce combat contre le révisionnisme de Bernstein, qu'elle conduisit au nom du marxisme orthodoxe, qu'elle dégagea son propre monde politique de représentation. Elle critiqua les espoirs exagérés de Bernstein sur l'efficacité du mouvement syndical en croissance rapide. Quand Bernstein avait prétendu que les syndicats parviendraient finalement à élever leurs luttes salariales à un niveau tel que les salaires aboliraient le profit capitaliste et que l'exploitation serait ainsi supprimée, elle démontra qu'un tel résultat ne serait possible qu'avec un recul économique jusqu'au premier degré du capitalisme organisé<sup>3</sup>. Les syndicats s'acquittaient d'un "travail de Sisyphe" qui était cependant nécessaire pour assurer au travailleur « le salaire qui lui revenait selon la situation respective du marché »<sup>4</sup>. Lorsque les syndicats abandonnèrent cette fonction légitime dans le cadre de la politique de "paix civile" lors la première guerre mondiale, il ne resta pour les travailleurs enracinés dans la tradition radicale marquée par la pensée de Rosa Luxemburg que l'aspect négatif de cette critique : l'aspect de l'impression du "travail de Sisyphe" absurde, et donc du caractère périmé des syndicats. Rosa Luxemburg attira l'attention sur les limites du parlementarisme. Tandis que le révisionnisme voyait en lui un champ de travail prometteur (et tandis que la pratique du SPD était en réalité fixée sur lui), elle rappelait qu'il était « plutôt la forme historique déterminée de la domination de classe de la bourgeoisie et de sa lutte contre le féodalisme »<sup>5</sup>; mais le parlement était également intéressant pour les représentants du prolétariat en tant que plate-forme pour le déploiement de la propagande socialiste. Lorsqu'il sembla, au cours de la Révolution de Novembre en 1918, que la société bourgeoise était parvenue à l'orée de son effondrement, alors cette plate-forme apparut comme superflue aux travailleurs ayant confiance dans la pensée radicale de gauche. Les voies intermédiaires entre la critique adressée par Rosa Luxemburg aux syndicats et au parlementarisme, et la revendication de l'anti-parlementarisme ainsi que la position anti-syndicale du communisme de gauche, après la Révolution de Novembre, sont multiples et compliquées, et elles seront tracées par la suite. Qu'on puisse en faire découler une continuité théorique, cela devient évident grâce à cette confrontation schématique.

Rosa Luxemburg formula le début riche de conséquences de sa théorie politique dans la discussion avec Lénine, quand elle répondit en 1904 à l'écrit de celui-ci sur les principes d'organisation de la social-démocratie russe<sup>6</sup>. Étant donné les luttes sauvages d'orientation dans le mouvement ouvrier russe qui se développait dans les conditions difficiles du régime tsariste, Lénine avait réclamé une centralisation stricte de l'organisation social-démocrate. Il fallait que l'initiative politique du parti revienne à un petit groupe de direction, bien formé et responsable,

---

<sup>2</sup> Concernant les antécédents politiques de Rosa Luxemburg, voir Paul Fröhlich, *Rosa Luxemburg, Gedanke und Tat* [Rosa Luxemburg, pensée et action], Hambourg 1956, p. 25-26.

<sup>3</sup> Voir à ce sujet Paul Fröhlich, *ibidem*, p. 77.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 79, citation.

<sup>5</sup> Cité par Paul Fröhlich, *opus cité*, p. 83.

<sup>6</sup> Voir Rosa Luxemburg, *Organisationsfragen der russischen Sozialdemokratie* [Questions d'organisation de la social-démocratie russe], dans : "Die Neue Zeit", 22<sup>e</sup> année (1904), vol. II, p. 484-492 et 529-535

dont la volonté devait être obligatoire pour la base des adhérents. Sous l'effet immédiat du processus de bureaucratisation dans la direction de la social-démocratie allemande déjà riche en tradition et en adhérents, Rosa Luxemburg s'attaqua résolument à l'"ultra-centralisme" de Lénine. En se fondant sur l'exemple de grèves de masse spontanées dans le passé le plus récent de la Russie, elle montra que seule l'initiative créatrice des masses prolétariennes pouvait être déterminante dans l'accomplissement de la lutte de classe et qu'elle détruisait généralement les principes tactiques préconçus de la direction. La tactique de lutte de la social-démocratie n'est pas du tout "inventée", mais elle est au contraire le résultat d'une série continue d'actes créatifs de la lutte de classe, souvent élémentaire, qui expérimente. Le caractère conservateur qui en découle naturellement pour la direction du parti, laquelle incline à développer de temps en temps le moyen de lutte nouvellement acquis jusqu'à son extrême conséquence et à retourner ensuite ce même moyen comme rempart contre des innovations ultérieures (comme cela était arrivé avec la tactique parlementaire pour la direction du SPD), ne doit pas être renforcé par la mise en place d'une direction de parti toute-puissante. Tandis que Lénine pensait que seule une centralisation stricte du parti pouvait écarter des "hommes de lettres socialistes" empêtrés dans un individualisme incohérent et poussés vers l'opportunisme, Rosa Luxemburg affirmait que l'on faisait précisément le jeu de ce type de personnages quand on forçait le mouvement à entrer « dans la cuirasse d'un centralisme bureaucratique » et que « l'on abaisse la classe ouvrière combattante au rang d'un instrument docile d'un "comité" »<sup>7</sup>. Le cours objectif de l'histoire, en tant qu'histoire de classes qui se combattent mutuellement, s'accomplit dans le mouvement des masses et non du fait des décrets d'une bureaucratie de parti; en conséquence, Rosa Luxemburg souligne son idée de la qualité créatrice du mouvement ouvrier révolutionnaire : « Les faux pas qu'un vrai mouvement ouvrier révolutionnaire commet sont, historiquement, incommensurablement plus profitables que l'infaillibilité du "comité central" le meilleur de tous »<sup>8</sup>.

Elle acquit ses prémisses de la spontanéité, et donc sa conviction de la nécessité de mouvements de masse spontanés et généraux pour le succès du combat d'émancipation prolétarien, à travers l'observation attentive et l'analyse des mouvements de classe de son époque. Elle avait suivi avec un vif intérêt le mouvement politique européen de grève qui avait été dirigé en 1902 en Belgique contre le système électoral existant, et qui avait continué sous la forme de grèves de sympathie et de grèves parallèles en Suède (1902), en Hollande (1903), en Italie (1904) et dans d'autres pays. Comme Michels le constata, ce mouvement se heurta dans la social-démocratie allemande à la plus forte des résistances. Karl Liebknecht avait déjà proposé au Congrès de Brême en septembre 1904, par délégation de son cercle électoral, la discussion de ce nouveau phénomène tactique<sup>9</sup>, mais sa requête fut rejetée. Le débat sur la grève politique de masse était déjà en cours depuis une bonne année chez les adhérents avant que la direction du parti ne se voie obligée au Congrès de Iéna (septembre 1905), sous l'effet immédiat des événements révolutionnaires en Russie et celui d'un puissant mouvement de grève des mineurs de la Ruhr, de prendre position. La résolution du Congrès relative à ce point fut certes positive – contrairement à celle du congrès précédent des "Syndicats Libres" – mais le discours explicatif de Bebel fit connaître que l'on n'avait l'intention de se servir de ce nouveau moyen de lutte que dans une situation défensive et comme complément occasionnel au travail parlementaire<sup>10</sup>. Bien que Rosa Luxemburg et ses partisans aient voté pour la résolution, la compréhension de la grève de masse ébauchée par Bebel ne correspondait naturellement pas à leurs conceptions. Après que l'accord secret, dénoncé par la "Fédération Libre", entre la direction du parti et celle des syndicats a été rendu public, on ne pouvait plus

<sup>7</sup> Rosa Luxemburg, *Organisationsfragen der russischen Sozialdemokratie*, loc. cit., p. 532.

<sup>8</sup> Rosa Luxemburg, *Organisationsfragen der russischen Sozialdemokratie*, loc. cit., p. 535.

<sup>9</sup> Voir à ce sujet : Procès-verbal sur les débats du Congrès du Parti Social-démocrate d'Allemagne, qui s'est tenu à Brême du 18 au 24 septembre 1904, Berlin 1904, p. 178 sq., 189 sq., 192 sq.

<sup>10</sup> Voir à ce sujet l'analyse des explications de Bebel dans : Carl E. Schorske, *opus cité*, p. 42 sq.

s'étonner que le Congrès de Mannheim du SPD en septembre 1906 n'ait pas avalisé la résolution formulée par Kautsky – en ce temps-là encore adepte de Rosa Luxemburg – en faveur de la grève de masse<sup>11</sup>. Rosa Luxemburg, plus riche de l'expérience du mouvement révolutionnaire polonais de 1906, avait justement publié, opportunément par rapport au Congrès, un écrit à propos de sa compréhension de la grève de masse<sup>12</sup>, lequel constitua la base de toutes les discussions ultérieures et celle du développement de la tradition du radicalisme de gauche plus récent.

Rosa Luxemburg s'attaqua en premier lieu dans cet écrit à la réprobation du contenu anarchiste qui restait attaché au concept de grève de masse. Elle mettait à nu le caractère ahistorique et volontariste de l'anarchisme pour lequel deux conditions suffisaient pour une lutte révolutionnaire victorieuse : « En premier lieu le ciel bleu, et ensuite la bonne volonté et le courage de sauver l'humanité de la vallée de larmes capitaliste actuelle »<sup>13</sup>. Dans l'analyse détaillée de l'histoire et de la préhistoire des mouvements de grève de masse révolutionnaires russes de 1905, elle exposait les conditions concrètement démontrables de cette forme moderne de la lutte de classe; elle devait ensuite rechercher plus tard, de manière répétée, en relation avec ses études sur l'impérialisme, les causes historiques objectives pour la pratique contemporaine de la grève de masse<sup>14</sup>. À côté du malentendu anarchiste concernant la grève de masse, Rosa Luxemburg s'attaqua à son atténuation en une manifestation purement politique, telle qu'elle s'était exprimée dans le discours de Bebel à propos de la résolution sur la grève de masse au congrès d'Iéna<sup>15</sup>. La grève de masse n'était pas pour elle un moyen de lutte qu'on pouvait mettre en scène à volonté, mais « la manière de faire mouvement de la masse prolétarienne, la forme de manifestation de la lutte prolétarienne dans la révolution »<sup>16</sup>. Elle était à concevoir – ainsi que l'exemple russe le montrait – comme une séquence peut-être longue de luttes avec le capital qui éclatent spontanément; on ne pouvait ni la planifier d'avance ni la limiter a priori. Dans la grève de masse, les catégories de l'économique et du politique n'étaient plus différenciables; « dans une action de masse révolutionnaire la lutte politique et la lutte économique ne font qu'un »<sup>17</sup>. La conclusion organisationnelle selon laquelle, dans un tel combat, « la frontière artificielle entre les syndicats et la social-démocratie, en tant que deux formes séparées, totalement indépendantes, du mouvement ouvrier »<sup>18</sup>, serait emportée au loin, fut, depuis la fin de la guerre mondiale, sous le mot d'ordre de "Einheitsorganisation" [organisation unifiée], l'une des revendications les plus importantes du mouvement radical de gauche. Rosa Luxemburg pensait en effet à une dissolution des syndicats, qu'elle concevait comme un pur épiphénomène de la social-démocratie, dans le parti et non pas à une désagrégation du parti dans des organisations politico-économiques de lutte, telles qu'elles naquirent après 1918 dans la sphère syndicaliste révolutionnaire et communiste de gauche. Rosa Luxemburg tenait pour complètement erronée la conception selon laquelle on pourrait mener des grèves politiques de masse avec seulement des travailleurs organisés. « Si la lutte de masse doit avoir du succès, il faut alors qu'elle se transforme en un véritable *mouvement populaire*, c'est-à-dire qu'elle fasse entrer dans la lutte les plus larges couches du prolétariat »<sup>19</sup>. Elle s'attaqua à l'opinion prédominante dans les organisations ouvrières

<sup>11</sup> Pour le déroulement précis de la discussion, voir *ibidem*, p. 49 sq.

<sup>12</sup> Dans ce qui suit, les citations sont de : Rosa Luxemburg, *Massenstreik, Partei und Gewerkschaften* [Grève de masse, parti et syndicats], Leipzig 1919.

<sup>13</sup> Rosa Luxemburg, *Massenstreik, Partei und Gewerkschaften*, p. 6.

<sup>14</sup> Voir à ce sujet son œuvre économique principale : Rosa Luxemburg, *Die Akkumulation des Kapitals. Ein Betrag zur ökonomischen Erklärung des Imperialismus* [L'accumulation du capital. Contribution à l'explication économique de l'impérialisme], Berlin 1913.

<sup>15</sup> Rosa Luxemburg, *Massenstreik, Partei und Gewerkschaften*, p. 30 sq.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 31.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 57.

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 57.

<sup>19</sup> Rosa Luxemburg, *Massenstreik...* p. 46 sq. Souligné dans l'original.

allemandes selon laquelle il faudra s'organiser jusqu'à ce que l'on soit assez fort pour pouvoir frapper sous la direction d'un parti. Cette surestimation excessive du travail organisationnel avait été elle aussi mise à nu, à son avis, par le développement de la révolution russe. La conscience de classe prolétarienne latente deviendrait, en cas de grèves de masse, « quelque chose de pratique, d'actif », même sans l'"éducation" organisationnelle sur laquelle la social-démocratie concentrait si unilatéralement ses efforts<sup>20</sup>. Il fallait voir que, dans une situation révolutionnaire en Allemagne, ce seraient les couches non organisées et les plus attardées qui se montreraient justement les forces les plus impétueuses et les plus radicales. La question, qui est posée ici sur le rôle de l'organisation dans la révolution, fut reprise en 1912 dans la controverse entre Pannekoek et Kautsky et elle continua à être discutée après 1918 entre la Centrale du KPD(S) et l'opposition de gauche, en fonction de la nouvelle situation politique, comme la question de savoir si la dictature du prolétariat devait être comprise comme la "dictature du parti" ou comme la "dictature de la classe". En prenant en considération les masses inorganisées, Rosa Luxemburg ne remettait en aucun cas en question le droit à l'existence du parti; elle exigeait en effet du parti social-démocrate, « l'avant-garde la plus éclairée et la plus consciente du prolétariat »<sup>21</sup>, une fonction active révolutionnaire; le parti ne devrait pas attendre que « ce mouvement populaire spontané tombe du ciel », il devrait au contraire « chercher à précéder l'évolution des choses, à l'accélérer »<sup>22</sup>. C'est précisément à cette exigence que le SPD pouvait le moins satisfaire. Rosa Luxemburg mentionnait comme cause de son insuffisance révolutionnaire – à peu près au même moment que Robert Michels – le phénomène de bureau-cratisation dans les organisations ouvrières; dans son analyse des "Syndicats Libres", à l'influence desquels le SPD succomba finalement au Congrès de Mannheim (1906), elle constata la chose suivante :

« La spécialisation de leur activité professionnelle de dirigeant syndical, de même que leur horizon naturellement étroit qui est lié aux forces économiques éparpillées dans une période calme, ne conduisent chez les fonctionnaires syndicaux que trop facilement au bureaucratisme et à une certaine étroitesse de conception. Mais ces deux phénomènes se manifestent dans toute une série de tendances qui pourraient devenir néfastes au plus haut point pour l'avenir du mouvement syndical lui-même. En fait partie avant tout la surestimation de l'organisation, qui est transformée progressivement d'un moyen vers un but en un but en soi, en un souverain bien, auquel les intérêts de la lutte doivent être subordonnés. Et cela explique aussi ce besoin de calme ouvertement avoué qui fait reculer devant un plus grand risque et devant des dangers présumés pour l'existence des syndicats, devant l'incertitude d'actions de masses plus importantes. »<sup>23</sup>

Malgré cette claire compréhension du caractère bureaucratique des organisations ouvrières allemandes, et malgré le jugement négatif qu'elle portait sur ce caractère, dans lequel elle voyait le principal obstacle à la fonction active révolutionnaire du SPD, Rosa Luxemburg ne fit, ni à cette époque (1906) ni plus tard, des propositions concrètes de réformes organisationnelles de type par exemple anti-autoritaire ou fédéraliste. Pannekoek, avec son concept d'organisation<sup>24</sup>, fit déjà avant 1914, à partir des hypothèses de Rosa Luxemburg, un pas qui la

---

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 48.

<sup>21</sup> Rosa Luxemburg, *Massenstreik...* p. 49.

<sup>22</sup> *Ibidem*. Paul Fröhlich souligne particulièrement cet aspect de la théorie de la spontanéité chez Luxemburg dans la tournure polémique que prend le reproche du "fatalisme de la spontanéité" qui lui été adressé ; voir Paul Fröhlich, *Zum Streit über die Spontaneität* [La polémique sur la spontanéité], dans : "Aufklärung" 2<sup>o</sup> année (1952), 2<sup>o</sup> cahier, p. 105 sq.

<sup>23</sup> Rosa Luxemburg, *Massenstreik...*, p. 34. Voir aussi dans le même sens la lettre de Rosa Luxemburg à Klara Zetkin du début de 1907, citée dans : Paul Fröhlich, *Rosa Luxemburg*, p. 156.

<sup>24</sup> Voir plus bas le paragraphe sur la théorie des masses révolutionnaires d'Anton Pannekoek et son concept d'organisation.

dépassait. Après la "trahison des chefs" en août 1914, de vastes cercles de radicaux de gauche prirent part à la discussion à propos de la question de l'organisation; les résultats de cette discussion devaient ensuite se refléter de manière marquante dans les statuts des organisations communistes de gauche et syndicalistes révolutionnaires.

Avec son écrit sur la grève de masse de 1906, les principes tactiques de Rosa Luxemburg, que les communistes de gauche allemands invoquèrent pendant et après la guerre, étaient pour l'essentiel formulés. Il s'ensuivit, apparemment grâce à l'activité d'enseignement de Rosa Luxemburg dans l'école supérieure du parti à partir de 1907, une série d'études économiques qui tentèrent d'analyser, avec les catégories de Marx, la phase la plus récente du développement impérialiste<sup>25</sup>. Trois courants se développèrent dans la pratique politique de parti quotidienne dans les années qui précédèrent l'éclatement de la guerre mondiale : la majorité du parti autour du soi-disant centre marxiste, dont Karl Kautsky devint le représentant; l'aile droite des révisionnistes, dont Eduard Bernstein était le représentant, montrait des tendances à l'adaptation à peine voilées; l'aile gauche, à laquelle appartenaient Franz Mehring, Klara Zetkin, Karl Liebknecht, Karl Radek et Anton Pannekoek, s'assemblait autour de Rosa Luxemburg. En 1910, le gouffre entre le centre du parti et l'aile radicale de gauche était si grand que Rosa Luxemburg subit une rebuffade ouverte quand on refusa de publier dans la presse du parti un article sur le mouvement prussien favorable à une modification du mode de scrutin<sup>26</sup>. Bien que par la suite Karl Kautsky dénigra les radicaux de gauche dans le SPD en les traitant d'"actionnaires de masse", d'"anarcho-syndicalistes" et de "russes", on n'en arriva pas cependant à la scission dans le SPD jusqu'à la guerre mondiale, tandis que les radicaux de gauche de la social-démocratie néerlandaise, regroupés autour d'Anton Pannekoek, s'étaient déjà séparés du centre en 1909 et avaient fondé une organisation. C'est avec cette logique organisationnelle différente dans les divergences entre les radicaux de gauche et la majorité du parti que la prise de position par rapport à l'USPD, qui sépara les radicaux de gauche eux-mêmes en deux camps pendant la guerre, se dessinait déjà : le "Spartakus"-Bund [la Ligue "Spartacus"], avec Rosa Luxemburg comme représentante, adhéra malgré beaucoup de réserves à l'USPD; les "Internationalen Sozialisten Deutschlands" (ISD) [Socialistes Internationaux d'Allemagne], avec Anton Pannekoek comme mentor intellectuel, refusèrent résolument cette adhésion.

Les prémisses de la spontanéité de Rosa Luxemburg ne furent menées plus loin dans un sens communiste de gauche que pendant et après la première guerre mondiale; déjà avant 1914, une série des chefs communistes de gauche ultérieurs se reconnaissait en elle et défendait des exigences politiques qui n'étaient plus totalement identiques à ses idées. À Berlin, Franz Pfemfert<sup>27</sup> éditait depuis février 1911 la revue politico-culturelle "Die Aktion"<sup>28</sup> [L'Action], dans laquelle tout ce qui se situait à gauche du centre du SPD avait la parole : « Die Aktion, sans se placer sur le terrain d'un parti politique déterminé, prit fait et cause pour l'idée d'une Grande Gauche Allemande »<sup>29</sup>. Pfemfert essaya en particulier d'« organiser l'intelligentsia », de fédérer les intellectuels sur le chemin d'un radicalisme culturel militant avec le mouvement ouvrier. « Die Aktion », déclarait-il, « a l'ambition d'être un organe du radicalisme honnête »<sup>30</sup>. Dans ses commentaires, Pfemfert se solidarisait ouvertement avec les aspirations des radicaux

<sup>25</sup> Voir à ce sujet le résumé fait avec compétence dans : Paul Fröhlich, *Rosa Luxemburg*, p. 181 sq.

<sup>26</sup> Voir à ce sujet Paul Fröhlich, *Rosa Luxemburg*, p. 207 sq., et Carl E. Schorske, *opus cité*, p. 180 sq.

<sup>27</sup> Voir l'Appendice biographique.

<sup>28</sup> "Die Aktion, Zeitschrift für freiheitliche Politik und Literatur" [L'"Action, revue pour une politique et une littérature libres], éditée par Franz Pfemfert, 1<sup>o</sup> année (1911) sq.

<sup>29</sup> "Die Aktion", 1<sup>o</sup> année (1911) n<sup>o</sup> 2.

<sup>30</sup> *Ibidem*. Voir aussi à ce sujet : Harry Pross, *Literatur und Politik, Geschichte und Programme der politisch-literarischen Zeitschriften in deutschen Sprachgebiet seit 1870* [Littérature et politique, histoire et programmes des revues politico-littéraires dans l'aire linguistique allemande depuis 1870] Fribourg-en-Brisgau, 1963, p. 80 sq.



de gauche regroupés autour de Rosa Luxemburg<sup>31</sup>, mais il poussait, à la différence de ces derniers, à une autonomisation organisationnelle des radicaux de gauche : « Ce que nous observons maintenant à l'intérieur du parti ouvrier, cette effervescence, ce serait idiot si ce n'était qu'une lutte contre des tendances. Un nouveau parti ouvrier (syndicaliste révolutionnaire) est en devenir... »<sup>32</sup>. Un futur compagnon d'armes communiste de gauche de Pfemfert, le professeur Otto Rühle<sup>33</sup>, faisait partie des intellectuels qui sympathisaient avec les radicaux de gauche du SPD, et il défendit avant 1914, dans de nombreux écrits<sup>34</sup> et monographies<sup>35</sup>, un programme scolaire social-démocrate radical. Il fut à partir de 1911 député du SPD au Landtag de Saxe, à partir de 1912 membre social-démocrate du Reichstag, et il s'exprima ouvertement après août 1914, en tant que premier député du Reichstag après Karl Liebknecht, contre l'autorisation des crédits de guerre par le SPD. À partir de septembre 1913, Julian Borchardt<sup>36</sup>, qui sympathisait lui aussi avec la radicale de gauche Rosa Luxemburg, édita à Berlin sa revue "Lichtstrahlen"<sup>37</sup> [Rayons de lumière] qui, comme "Die Aktion", servait de plate-forme à toutes les forces politiques qui se situaient à gauche du centre social-démocrate. Borchardt fut le premier après août 1914 qui milita pour un parti ouvrier oppositionnel indépendant et qui lança le regroupement radical de gauche des ISD qui, durant les années de guerre, fut en conflit violent avec le groupe "Spartacus", surtout à cause du soutien de ce dernier à l'USPD. C'est dans les cercles des radicaux de gauche dans le SPD que débuta également dans le mouvement ouvrier le docteur Heinrich Laufenberg<sup>38</sup>, lequel avait d'abord appartenu au parti du Centre catholique, puis était passé au SPD<sup>39</sup>, et fut appelé à Hambourg en 1907, par l'intermédiaire de Franz Mehring, pour y écrire l'histoire du mouvement ouvrier local<sup>39a</sup>. Il fut relevé en 1912 de toutes ses fonctions de parti, à cause de ses revendications radicales de gauche, par une procédure interne. Dans sa monographie sur la grève politique<sup>40</sup>, parue en février 1914, il fit une première somme de la discussion des radicaux de gauche sur la grève de masse. Il examina le phénomène de la grève ayant un objectif politique depuis les chartistes anglais de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Révolution russe de 1905<sup>41</sup>. Dans un exposé sommaire sur l'état de la discussion actuelle à propos de la grève politique en Allemagne, il rapporta de manière critique le programme syndicaliste révolutionnaire qu'il avait vu exprimé dans les écrits d'Arnold Roller (alias Siegfried Nacht)<sup>42</sup>. C'est dans la

<sup>31</sup> Voir tout particulièrement à ce sujet le résumé ultérieur de ses commentaires d'avant-guerre : Franz Pfemfert, *Die deutsche Sozialdemokratie vor 1914* [La social-démocratie allemande avant 1914], Berlin 1918.

<sup>32</sup> "Die Aktion", 2<sup>e</sup> année (1912), n<sup>o</sup> 11.

<sup>33</sup> Voir l'Appendice biographique.

<sup>34</sup> Voir par exemple : Otto Rühle, *Die Volksschule wie sie ist* [L'école populaire telle qu'elle est], Berlin 1909, et : Otto Rühle, *Die Volksschule wie sie sein sollte* [L'école populaire telle qu'elle devrait être], Berlin 1911.

<sup>35</sup> Sa monographie pédagogique la plus importante : Otto Rühle, *Das proletarische Kind. Eine Monographie* [L'enfant prolétarien. Une monographie], Munich 1911 (2<sup>e</sup> édition, Munich 1922).

<sup>36</sup> Voir l'Appendice biographique.

<sup>37</sup> "Lichtstrahlen, Monatliches Bildungsorgan für denkende Arbeiter" ["Rayons de lumière, Organe de formation mensuel pour les travailleurs qui pensent], éditeur et responsable de la rédaction : Julien Borchardt, 1<sup>o</sup> année (1913).

<sup>38</sup> Voir l'Appendice biographique.

<sup>39</sup> Voir à ce sujet ses textes de renégat : Heinrich Laufenberg, *Kann ein Katholik Sozial-demokrat sein ?* [Un catholique peut-il être social-démocrate ?], Düsseldorf 1905 et Heinrich Laufenberg, *Lug und Trug oder christliche Reaktion und christliches Geschäft. Ein Vademecum für Herrn Kaplan Kaiser zu Viersen*, [Mensonge et imposture ou réaction chrétienne et affaires chrétiennes. Un vademécum pour monsieur Kaplan, l'empereur de Viersen], Düsseldorf 1907.

<sup>39a</sup> Heinrich Laufenberg, *Geschichte der Arbeiterbewegung in Hamburg, Altona und Umgegend* [Histoire du mouvement ouvrier à Hambourg, Altona et les environs], Hambourg 1911(2 volumes).

<sup>40</sup> Heinrich Laufenberg, *Der politische Streik* [La grève politique], Stuttgart 1914.

<sup>41</sup> *Ibidem*, p. 4-50.

<sup>42</sup> Il cite des passages du texte de Roller sur l'action directe sans le nommer en tant qu'auteur ; voir *ibidem*, p. 50. Pour ce qui concerne Roller, voir un des paragraphes précédents portant sur les "socialistes indépendants" et les groupes anarchistes.

brochure de Rosa Luxemburg sur la grève de masse qu'il trouva l'analyse la plus pertinente et les conclusions tactiques les plus adéquates. Il était d'accord avec elle sur le fait que la grève politique constituait « la marque d'une certaine époque sociale, de la période impérialiste du capitalisme »<sup>43</sup>; mais il regrettait chez Rosa Luxemburg une définition plus précise des particularités ouest-européennes et nationales de la lutte de classe, et donc des conditions de la grève politique à l'extérieur de la Russie. Dans la question du rapport entre organisation et masses, il prit fait et cause, avant la "trahison des chefs" en août 1914, plutôt pour la nécessité de l'extension et de la stabilisation les plus fortes possibles de l'organisation et contre une estimation trop élevée des capacités révolutionnaires spontanées des masses inorganisées<sup>44</sup>. Ces réserves partielles à l'encontre des prémisses de la spontanéité de Rosa Luxemburg le différencièrent aussi des radicaux de gauche regroupés autour du "Bremer Bürgerzeitung" [Journal Civique de Brême], qui dépassaient à cet égard Rosa Luxemburg; ils étaient sous l'influence du Hollandais Anton Pannekoek, le théoricien socialiste le plus important pour la naissance et pour l'histoire du communisme d gauche allemand.

## b) La théorie de la spontanéité d'Anton Pannekoek et son concept d'organisation

Les porte-parole intellectuels du communisme de gauche ultérieur appartenaient sans exception avant 1914 au cercle gravitant autour de Rosa Luxemburg ou sympathisaient avec lui. Le seul d'entre eux qui, déjà avant la première guerre mondiale, joua un rôle théorique indépendant fut le Hollandais Anton Pannekoek, qui avait travaillé comme astronome en Hollande avant sa nomination à l'école supérieure du SPD en 1905. Pannekoek formait depuis 1902 avec les écrivains Herman Gorter et Henriette Roland-Holst une opposition radicale aux tendances révisionnistes à l'intérieur de la social-démocratie néerlandaise. Cette opposition se fortifia dans la discussion sur les questions de la grève politique de masse (à partir de 1903) et du problème de la direction personnelle dans le parti (à partir de 1905), et elle édita à partir de 1907 sa propre revue "De Tribune". C'est à partir du détachement de cette aile radicale que se constitua en 1909 le SDP auquel passèrent quelques centaines des environ trente mille membres du parti social-démocrate hollandais (SDAP)<sup>1</sup>; le SDP forma en décembre 1918 la base sur laquelle se constitua le parti communiste des Pays-Bas.

La théorie politique de Pannekoek eut une influence déterminante sur la "Bremer Bürgerzeitung" radicale de gauche, qui était éditée par Johannes Knief<sup>2</sup>; sa continuation pendant la première guerre mondiale, la "Arbeiterpolitik" [Politique ouvrière] de Brême, prépara directement, au-delà du regroupement des ISD, une partie essentielle de l'opposition communiste de gauche dans le KPD(S). Tandis que des éléments importants de la pensée politique de Rosa Luxemburg, en particulier ses prémisses de la spontanéité, eurent certainement une part considérable dans la naissance du communisme de gauche, bien qu'elle soit restée elle-même critique, en raison de ses facultés dialectiques, à l'égard des conceptions unilatérales de la tactique communiste de gauche, il existe dans l'évolution politique personnelle de Pannekoek comme dans l'évolution de la "Bremer Linke" [la Gauche de Brême]

<sup>43</sup> Heinrich Laufenberg, *Der politische Streik*, p. 31.

<sup>44</sup> Voir *ibidem* p. 229-237. Il y est dit entre autres : « Ce serait un phénomène inouï dans l'histoire si le prolétariat qui a employé toutes ses forces pendant des décennies à construire de fortes organisations, cédait au moment des combats décisifs la direction et l'initiative aux masses inorganisées ». *Ibidem*, p. 236.

<sup>1</sup> L'exposé suit les informations orales de monsieur Frits Kief (Amsterdam). Voir aussi son essai : Frits Kief, *Gorter als politicus onderschat*, dans : De Gids, 128<sup>e</sup> année (1965), n°1/2, p. 77-81. Voir en outre dans : "Proletarier, Zeitschrift für Kommunismus", éditée par le Bureau d'organisation de la KAI, 2<sup>e</sup> année (1922), p. 16 sq. : *Die marxistische revolutionäre Arbeiterbewegung in Holland* [Le mouvement ouvrier révolutionnaire marxiste en Hollande].

<sup>2</sup> Voir l'Appendice biographique.

inspirée par lui, une continuité ininterrompue entre le radicalisme de gauche d'avant 1914 et le communisme de gauche d'après 1918. À travers l'observation du mouvement européen de grèves de masse à partir de 1902 et en particulier sous l'empreinte de la Révolution russe de 1905<sup>3</sup>, Pannekoek, en accord avec Rosa Luxemburg, en était venu à la conclusion qu'une nouvelle phase du mouvement ouvrier avait débuté; une phase qui se caractériserait par de gigantesques actions de masse révolutionnaires. Il dut ainsi se soumettre en quelque sorte aux exercices imposés du radicalisme, c'est-à-dire prendre une position critique à l'encontre du parlementarisme et des syndicats. S'il analysait le parlementarisme comme « la forme normale de la domination politique de la bourgeoisie »<sup>4</sup>, il concéda néanmoins que le parlement, en tant que lieu où les énergies antagonistes de classe de la bourgeoisie et du prolétariat se heurtaient mutuellement de manière visible pour tous, est « l'un des moyens les plus efficaces d'éducation pour la classe ouvrière »<sup>5</sup>. Le travail d'éducation du prolétariat serait à l'heure actuelle largement achevé et les conditions fondamentales existeraient donc pour des actions de masse révolutionnaires. Il clouait au pilori les manifestations d'engourdissement bureaucratiques du "parlementarisme seul" et des syndicats<sup>6</sup>. Les tâches des syndicats résident « à l'intérieur du capitalisme, elles ne dépassent pas le capitalisme »<sup>7</sup>. Mais ils sont d'autre part, dans la lutte permanente pour la défense des intérêts prolétariens vis-à-vis du capital, les « organisations naturelles pour la classe ouvrière », qui donnent aux ouvriers « l'enseignement pratique élémentaire dans la lutte de classe »<sup>8</sup> et qui contribuent ainsi à l'apprentissage de la discipline prolétarienne. Dans une perspective historique, cette éducation n'était à proprement parler que le travail préparatoire pour des actions de masse qui étaient maintenant à l'ordre du jour.

Cette actualité de la question des actions de masse n'est pas un hasard :

« D'un côté, elle est un résultat de la puissance croissante du prolétariat, et de l'autre côté, elle est un résultat nécessaire de la nouvelle forme de manifestation du capitalisme que nous désignons sous le nom d'impérialisme. »<sup>9</sup>

C'est dans ce stade impérialiste du capitalisme, pour l'analyse duquel Pannekoek resta totalement dépendant des études sur l'impérialisme de Rosa Luxemburg, que résident les impulsions objectives aux actions de masse, du fait du danger de guerre élevé, de la pression fiscale accrue, de l'esprit grandissant de despotisme dans la bourgeoisie, de la cessation des prestations sociales, du fait des hausses de prix, etc.. Dans la polémique de Pannekoek avec Karl Kautsky dans le "Neue Zeit" [Temps Nouveau] (1912), il s'agissait d'un problème qui en effet se conçoit aisément : qui donc entre en ligne de compte pour la réussite des actions de masse? Kautsky avait calculé<sup>10</sup> que, en Allemagne, sans les enfants et sans la population agricole, environ trente millions de personnes pouvaient être concernées par les actions de masse révolutionnaires; là-dessus, il n'y avait que 10% de travailleurs organisés et le reste de travailleurs inorganisés, qui, dans leur majorité, restaient encore prisonniers des façons de penser de la paysannerie, de la petite bourgeoisie et du lumpenprolétariat. Kautsky n'était pas

<sup>3</sup> Pannekoek avait même cru en 1905 en une révolution ouest-européenne imminente ; voir à ce sujet : Robert Michels, *Die deutsche Sozialdemokratie im internationalen Verbandsverbande*, loc. cit, p. 207.

<sup>4</sup> Anton Pannekoek, *Die taktischen Differenzen in der Arbeiterbewegung* [Les différences tactiques dans le mouvement ouvrier], Hambourg 1909, p. 68 sq.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 76.

<sup>6</sup> Anton Pannekoek, *Die taktischen Differenzen in der Arbeiterbewegung*, p. 78 sq. et 88 sq.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 90.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 92 sq.

<sup>9</sup> Anton Pannekoek, *Massenaktion und Revolution* [Action de masse et révolution] dans : "Die Neue Zeit", 30<sup>e</sup> année (1912), vol. I, p. 541 ; l'étude a paru sous la forme de trois livraisons : *ibidem*, p. 541-550, p. 585-593, p. 609-919.

<sup>10</sup> Karl Kautsky, *Die Aktion der Masse* [L'action de la masse] dans "Die Neue Zeit", 30<sup>e</sup> année (1912), vol. I, p. 43-49, p. 77-84, p. 106-117.

capable de découvrir « un caractère de classe unitaire dans une masse aussi fortement mélangée »<sup>11</sup>, caractère sans lequel un objectif révolutionnaire prolétarien d'action n'était pas pensable. Transigeant entre la glorification par Kropotkine des capacités créatrices des masses<sup>12</sup> et l'estimation méprisante par Le Bon de ce nouveau phénomène social<sup>13</sup>, il en vint à la conclusion qu'il fallait certes compter à l'avenir avec les actions des masses, mais que « l'on ne pouvait rien faire d'autre avec de tels événements que d'aspirer à ce qu'ils ne nous trouvent pas dans un état de complète impréparation »<sup>14</sup>. Les intérêts des masses organisées et ceux des masses inorganisées ne sont pas les mêmes. Pannekoek avait expliqué que si, lors de semblables actions de masse, des hommes qui se présentaient comme leurs porte-parole siégeaient au parlement, ce ne serait assurément pas du tout sans valeur mais que ce serait pourtant accessoire; « la puissance déterminante et décisive est au dehors »<sup>15</sup>. Kautsky s'opposa à cela avec le mot d'ordre suivant : « Acquisition de toutes les positions de force que nous sommes capables de conquérir et de conserver par nous-mêmes »<sup>16</sup>, et il pensait par là en particulier à l'institution du parlement. À la fin, il s'attaqua directement aux camarades dans le SPD du "Bremer Bürgerzeitung", « qui sont proches de Pannekoek » et qui « proposent l'instinct des masses, sans distinguer s'il est prolétarien ou bourgeois, comme boussole de tout mouvement révolutionnaire »<sup>17</sup>. Pannekoek argumenta contre la déclaration de Kautsky sur « la masse fortement mélangée »; il essaya de démontrer que, d'une manière qui n'était pas admissible, Kautsky affectait, premièrement, les femmes des travailleurs organisés aux masses inorganisées, et que, deuxièmement, il déniait tout caractère de classe aux travailleurs inorganisés ou encore prisonniers des traditions bourgeoises. En outre, il devenait clair « que le caractère du salarié de la grande industrie imprimait déjà d'une manière importante sa marque sur les masses qui viennent en ligne de compte dans les actions de masse »<sup>18</sup>, si l'on observe le fait que, par exemple en 1905, 15% des salariés étaient employés dans les petites entreprises, 29% dans les moyennes entreprises et 56% dans les grandes et les très grandes entreprises.

Pannekoek voyait en dernière instance la raison de la peur de Kautsky devant les "épreuves de force" prolétariennes sous forme d'actions de masse révolutionnaires dans le fait qu'il avait une conception de l'organisation trop mécaniste. Pour Kautsky, l'organisation n'existe que dans le syndicat ou l'association réelle, concrète, et elle n'est maintenue que par le lien extérieur de ses statuts; il voit cette forme extérieure mise en danger dans l'action révolutionnaire et il craint qu'avec sa suppression tout soit perdu<sup>19</sup>.

« Mais l'organisation ne consiste pas seulement dans l'appartenance à un syndicat ou à une association, et dans le paiement des cotisations. Ce qui est important dans l'organisation n'est pas cette forme extérieure, mais l'esprit d'organisation, l'esprit de solidarité, grâce auquel les travailleurs se présentent partout ensemble comme une masse unifiée, grâce auquel l'action organisée est devenue pour eux comme une seconde, ou encore plus justement une première nature. »<sup>20</sup>

<sup>11</sup> Karl Kautsky, *Die neue Taktik* [La nouvelle tactique], dans : "Die Neue Zeit", 3<sup>e</sup> année (1912), vol. II, p. 656.

<sup>12</sup> Voir en particulier Pierre Kropotkine, *Die französische Revolution* [La Révolution française], Leipzig 1909.

<sup>13</sup> Voir Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, Paris 1895.

<sup>14</sup> Karl Kautsky, *Die Aktion der Masse*, loc. cit., p. 117.

<sup>15</sup> Anton Pannekoek, *Marxistische Theorie und revolutionäre Taktik* [Théorie marxiste et tactique révolutionnaire], dans : "Die Neue Zeit", 31<sup>e</sup> année (1912), vol. II, p. 369.

<sup>16</sup> Karl Kautsky, *Die Aktion der Masse*, loc. cit., p. 117.

<sup>17</sup> Karl Kautsky, *Die neue Taktik*, loc. cit., p. 657.

<sup>18</sup> Anton Pannekoek, *Marxistische Theorie und revolutionäre Taktik*, loc. cit., p. 276.

<sup>19</sup> Anton Pannekoek, *ibidem*, p. 279 sq. Peter von Oertzen (*Betriebsräte in der Novemberrevolution...*, p. 49, note 3) indique justement de temps en temps avec exactitude que Pannekoek préfigure de manière stupéfiante dans cet article la critique que Karl Korsch fait du marxisme d'imprégnation kaustkyste.

<sup>20</sup> Anton Pannekoek, *Die Machtmittel des Proletariats*, [Les moyens de pression du prolétariat], conférence tenue devant les ouvriers de Stuttgart, sans date (1910), p. 7 sq.

La base de cette conception de l'organisation est la discipline volontaire des masses dans l'action, à côté d'une liberté illimitée dans la discussion. Le bouleversement économique du passé le plus récent a déjà changé l'esprit du prolétariat dans ce sens de l'application d'une discipline volontaire; ainsi, la nouvelle conception de l'organisation est déjà « l'expression et l'effet d'un profond bouleversement spirituel du prolétariat »<sup>21</sup>. Les conceptions de Kautsky pour ce qui concerne l'organisation correspondent à un stade de l'évolution de la social-démocratie qui a pris fin; sa position, celle de Pannekoek, correspond « avant tout à la disposition d'esprit de la jeune génération de salariés telle qu'elle s'est formée dans la dernière décennie »<sup>22</sup>. C'est sur la base de cette nouvelle conception de l'organisation que le rapport du parti à la masse doit être aussi défini. Les masses organisées ont, dans leur soumission à la discipline de parti, délégué pour ainsi dire une partie de leur énergie révolutionnaire au parti. Ce que les masses perdent de la sorte en initiative et en force d'action spontanée n'est pas une perte réelle, mais réapparaît ailleurs, sous une autre forme, comme initiative et force d'action du parti; il se produit en quelque sorte une transformation d'énergie<sup>23</sup>. Quand le parti considère comme de son devoir d'éloigner aussi longtemps que possible les masses des actions, cela équivaut alors à une véritable perte en initiative et en force d'action spontanée. Il a plutôt « en effet la tâche *d'organiser* des actions révolutionnaires parce qu'il est le porteur d'une part importante de la force d'action des masses »<sup>24</sup>. Puisque le parti, mandataire d'une partie des énergies révolutionnaires, n'a pas reçu en lui toute la volonté de la totalité du prolétariat, il ne peut pas bien sûr frapper arbitrairement et n'importe quand. Au moment approprié, il doit prendre l'initiative et la direction des masses inorganisées de la classe ouvrière; leur puissance se compose de leur nombre et de leur importance économique, de leur conscience de classe et de leur discipline<sup>25</sup>. Ce n'est que sur la base du plein développement réel de ces éléments de puissance de la classe ouvrière que la grève de masse se présente comme le seul mode de combat approprié du présent.

Il n'y a aucun doute que Pannekoek, avec sa théorie des masses révolutionnaires et en particulier avec sa conception de l'organisation, va beaucoup plus loin que ce que Rosa Luxemburg avait défendu en ce qui concerne les prémisses de la spontanéité, non sans tout à fait les radicaliser et les rendre plus grossières<sup>26</sup>. Partant de l'avertissement de Rosa Luxemburg de ne pas fétichiser l'appareil externe d'organisation, il continua d'avancer et il fit évaporer le concept d'organisation en un « esprit de solidarité », qui se réaliserait tendanciellement dans tout le prolétariat sous la contrainte de l'évolution impérialiste la plus récente du capitalisme et qui trouverait finalement de lui-même, dans l'action révolutionnaire, les formes les plus appropriées de l'union. Cependant, Pannekoek ne radicalisait pas ou ne vulgarisait pas seulement les approches théoriques de Rosa Luxemburg, il dépassait aussi le marxisme orthodoxe que celle-ci représentait. Si, ultérieurement, les théories de Joseph Dietzgen<sup>27</sup>

---

<sup>21</sup> Anton Pannekoek, *Marxistische Theorie und revolutionäre Taktik*, loc. cit., p. 371.

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 281.

<sup>23</sup> Voir *ibidem*, p. 372.

<sup>24</sup> Anton Pannekoek, *Marxistische Theorie und revolutionäre Taktik*, loc. cit., p. 372 ; le mot souligné l'est dans l'original.

<sup>25</sup> Anton Pannekoek, *Die taktischen Differenzen*, p. 19 ; Anton Pannekoek, *Die Machtmittel des Proletariats*, p. 5 sq.

<sup>26</sup> Kautsky a comparé à l'occasion le « marxisme vulgaire » de Pannekoek à celui des « Jungen » à la fin de l'époque de la loi contre les socialistes. Voir Karl Kautsky, *Die neue Taktik*, loc. cit., p. 664.

<sup>27</sup> Joseph Dietzgen (1828-1888), fils de tanneur, mit au point en autodidacte, sous l'influence du *Manifeste communiste* de Karl Marx et de Friedrich Engels, et influencé également par Feuerbach, une théorie de la connaissance qui lui était propre ; œuvre principale : *Das Wesen der menschlichen Kopfarbeit, eine abermalige Kritik der reinen Vernunft* [L'essence du travail intellectuel humain, une nouvelle critique de la raison pure] (1869) ; il fut finalement critiqué par ses camarades sociaux-démocrates à cause de sa défense des anarchistes américains ; Dietzgen vécut de 1884 jusqu'à sa mort aux USA. Voir aussi la biographie de Dietzgen, qui a été

jouèrent un rôle important dans les tentatives d'auto-compréhension théoriques du KAPD, c'est que Pannekoek en avait déjà créé les conditions avant la première guerre mondiale par ses indications à une nécessaire complémentation de l'économie marxiste par les résultats de la théorie de la connaissance de Dietzgen :

« Marx avait montré comment le monde, la société, l'économie, agissent en influant sur la tête des hommes et en offrant à celle-ci un certain contenu. Dietzgen a montré comment l'esprit agit lui-même en donnant à ce contenu sa forme spirituelle particulière. »<sup>28</sup>

Étant donné que le facteur subjectif revêt une importance de plus en plus grande dans le processus de transformation sociale, c'est avec une nécessité grandissante que l'œuvre de Dietzgen devra – selon Pannekoek – compléter l'œuvre de Marx<sup>29</sup>.

Parmi les radicaux à l'intérieur du SPD, Pannekoek fut celui qui, à partir de la discussion sur la grève de masse, évolua le plus vers la gauche. Kautsky ne manqua donc pas de l'accuser aussi d'« égarement syndicaliste révolutionnaire »<sup>30</sup>. Dans la critique du parlementarisme et des "syndicats libres", les radicaux de gauche dans le SPD rejoignaient par-ci, par-là, les syndicalistes révolutionnaires de la "Fédération libre". Pannekoek accordait à la "Fédération Libre" :

« Quand les syndicalistes révolutionnaires prêchent l'activité révolutionnaire, c'est là sûrement un principe bon et nécessaire; il est également juste que la source de l'énergie révolutionnaire se trouve chez les membres qui endurent directement l'exploitation et que donc l'influence des membres doit être renforcée. »<sup>31</sup>

Il existait certes des affinités qu'on ne pouvait pas ne pas remarquer entre l'aile extrême des radicaux de gauche sociaux-démocrates et les revendications, absolument essentielles pour le syndicalisme révolutionnaire, de fédéralisme, de lutte uniquement syndicale et de la méthode exclusive de l'action directe; l'origine traditionnelle du fonds idéologique du radicalisme de gauche récent, ainsi que la conception de ses objectifs politiques, étaient cependant clairement différentes du syndicalisme révolutionnaire tel que la "Fédération libre" en faisait la propagande. Un certain rapprochement entre le radicalisme de gauche social-démocrate et le syndicalisme révolutionnaire allemand se produisit au cours de la première guerre mondiale. La tradition du radicalisme social-démocrate se déploya puissamment au cours de cette période dans le mouvement d'opposition à la politique de "paix civile" du SPD et ce n'est qu'à cette époque qu'elle déboucha sur des formations organisationnelles indépendantes. La tradition radicale plus ancienne du syndicalisme révolutionnaire et de l'anarchisme en revanche s'éteignit après que l'organisation de la "Fédération Libre" fut détruite en août 1914 alors

---

élaborée dans le cercle gravitant autour de Pannekoek, d'Henriette Roland-Horst : *Joseph Dietzgens Philosophie gemeinverständlich erläutert in ihrer Bedeutung für das Proletariat* [La philosophie de Joseph Dietzgen expliquée de façon accessible à tous dans son importance pour le prolétariat], Munich 1910.

<sup>28</sup> Voir Anton Pannekoek, *Dietzgens Werk* [L'œuvre de Dietzgen], dans : "Die Neue Zeit", 31<sup>e</sup> année (1913), vol. II, p. 37-47

<sup>29</sup> À partir d'hypothèses complètement différentes, Pannekoek engagea avec cela les prémisses d'un mouvement de régénération du marxisme qui s'épanouit après 1918 dans les travaux de Karl Korsch et de Georg Lukacs par le recours aux bases hégéliennes dans la pensée de Marx. Comme chez Pannekoek, chez Korsch et Lukacs, « l'on redécouvre le rôle du "facteur subjectif" ... à l'encontre de l'idée que le mouvement social se réalise grâce à la puissance des forces productives et des institutions de masse ». Voir Kurt Lenk, *Ideologie, Kritik und Wissenssoziologie* [Idéologie, critique et sociologie du savoir], Neuwied 1961, p. 37.

<sup>30</sup> Voir Karl Kautsky, *Der jüngste Radikalismus* [Le radicalisme le plus récent], dans : "Die Neue Zeit", 31<sup>e</sup> année (1913), vol. I, p. 436 sq.

<sup>31</sup> Anton Pannekoek, *Der deutsche Syndikalismus* [Le syndicalisme révolutionnaire allemand] cité par extraits d'un article de revue déjà paru dans : "Pionier", 3<sup>e</sup> année (1913), n<sup>o</sup> 52.

qu'elle était tout près de disparaître. Les fondements sociaux de la reconstitution de la "Fédération Libre" aussi bien que de la naissance de la tendance communiste de gauche après 1918 se formèrent dans l'opposition à la politique de guerre de la social-démocratie allemande et des "syndicats libres".